

University of Montana

## ScholarWorks at University of Montana

---

Graduate Student Theses, Dissertations, &  
Professional Papers

Graduate School

---

2000

### Semiotique de l'epopee dans le discours narratif de Geoffroi de Villehardouin

Gilles A. Chosson  
*The University of Montana*

Follow this and additional works at: <https://scholarworks.umt.edu/etd>

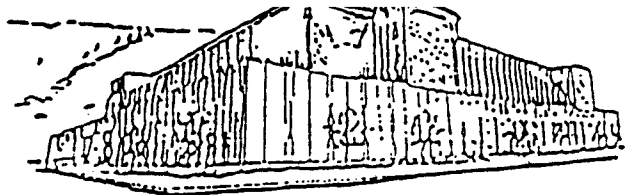
**Let us know how access to this document benefits you.**

---

#### Recommended Citation

Chosson, Gilles A., "Semiotique de l'epopee dans le discours narratif de Geoffroi de Villehardouin" (2000).  
*Graduate Student Theses, Dissertations, & Professional Papers*. 3523.  
<https://scholarworks.umt.edu/etd/3523>

This Thesis is brought to you for free and open access by the Graduate School at ScholarWorks at University of Montana. It has been accepted for inclusion in Graduate Student Theses, Dissertations, & Professional Papers by an authorized administrator of ScholarWorks at University of Montana. For more information, please contact [scholarworks@mso.umt.edu](mailto:scholarworks@mso.umt.edu).



Maureen and Mike  
MANSFIELD LIBRARY

The University of **MONTANA**

---

Permission is granted by the author to reproduce this material in its entirety,  
provided that this material is used for scholarly purposes and is properly cited in  
published works and reports.

*\*\* Please check "Yes" or "No" and provide signature \*\**

Yes, I grant permission              
No, I do not grant permission            

Author's Signature           G.A. Class          

Date           May 31st, 2000          

Any copying for commercial purposes or financial gain may be undertaken only with  
the author's explicit consent.



LA SÉMIOTIQUE DE L'ÉPOPÉE DANS LE DISCOURS NARRATIF DE GEOFFROI DE  
VILLEHARDOUIN

By

Gilles A. Chosson

B.S. Southern Connecticut State University, 1991

Presented in partial fulfillment

of the requirements for the degree of


Master of Arts

The University of Montana

2000

Approved by

  
Chair, Board of Examiners

  
Dean, Graduate School

5-17-2000

Date

UMI Number EP36030

All rights reserved

INFORMATION TO ALL USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if material had to be removed, a note will indicate the deletion.



UMI EP36030

Published by ProQuest LLC (2012). Copyright in the Dissertation held by the Author

Microform Edition © ProQuest LLC.

All rights reserved. This work is protected against  
unauthorized copying under Title 17, United States Code



ProQuest LLC.  
789 East Eisenhower Parkway  
P.O. Box 1346  
Ann Arbor, MI 48106 - 1346

La Sémiotique de l'épopée dans le discours narratif de Geoffroi de Villehardouin

Chair: Dr. Maureen Cheney Curnow *MCC*

Cette étude vise à inciter à une nouvelle lecture de la chronique de Villehardouin. En dépit d'une apparente simplicité, le récit du maréchal de Champagne contient nombre de lacunes, de difficultés à surmonter et de subtilités à détecter dans son langage.

C'est par le biais de la structure lexicale et syntaxique du récit du chroniqueur que cet essai s'efforcera de dévoiler ses abstractions et ses finesses et d'en déterminer leur signification; un moyen de déceler les divers sens générés par le narratif et d'en deviner son intention.

Un travail sémiologique sur le texte du chroniqueur médiéval ouvrira la voie à de nouvelles perceptions et spéculations sur les motivations diverses derrière la quatrième croisade. Derrière l'apparence d'une croisade "*juste et utile*" se dissimulent des forces latentes qu'une lecture minutieuse du récit peut aider à découvrir.

On se proposera donc de radiographier des segments linguistiques choisis, ce qui nous permettra de déployer la panoplie de facteurs complémentaires à l'interprétation du comportement de Villehardouin et de ses compagnons pendant la quatrième croisade.

Cette analyse se conduira donc à partir de l'enveloppement d'un volume sémantique caractérisé par le mimétisme lexical et syntaxique de Villehardouin vis à vis de la tradition littéraire de l'épopée. Ce mimétisme est déterminé par des emprunts lexicaux et syntaxiques à l'écriture des chansons de geste.

L'articulation de la voix épique nous permettra ensuite d'accéder à l'aspect mythico-historique qui sera le deuxième point de focalisation de cette étude; un aspect fixé par le langage exalté du chroniqueur, et connotant ainsi l'élan homérique inhérent au mythe de croisade qui se développa en France au XIe siècle. Enfin, elle révélera également la dimension mythique de Constantinople que lui attribua son opulence légendaire.

C'est en plongeant précisément dans le texte lui-même que l'on parviendra à dégager cette inclinaison à l'élan épique dans la quatrième croisade tout en y discernant ainsi les thèmes récurrents de l'héroïsme, de la prouesse, de la piété sans bornes, de la gloire et de la convoitise.

Cet élan épique précisément n'est-il pas préposé à représenter l'innocence collective du langage de Villehardouin afin d'en simuler une réalité bien moins héroïque.

## TABLE DES MATIÈRES

SYNOPTIQUE	ii
INTRODUCTION	1
PREMIÈRE PARTIE. STRUCTURALISME ET SÉMIOLOGIE	
Chapitre I. La Théorie	8
Chapitre II. Pourquoi l'étude sémiologique d'une chronique du XIIIe siècle?	15
Chapitre III. Synoptique de la recherche effectuée sur la chronique: les tendances	20
DEUXIÈME PARTIE: TOILE DE FOND HISTORIQUE ET CULTURELLE	
Chapitre IV La Scène politico-religieuse	25
Chapitre V La Scène littéraire	29
TROISIÈME PARTIE. MODES ÉPIQUES DE LA CHRONIQUE ET LEUR SIGNIFICATION	
Introduction	35
Chapitre VI. Le Lexique de l'épopée chez Villehardouin	37
Chapitre VII. Signifiant et signifié mythiques de la croisade	56
Chapitre VIII. La Connotation mythique de Byzance	72
CONCLUSION	84
BIBLIOGRAPHIE	89

## INTRODUCTION

La nouveauté déconcerte et parfois offense la tradition. Elle peut engendrer des réactions hésitantes ou confuses lorsqu'elle est reçue avec un certain scepticisme. La présente recherche relève un défi: celui d'appliquer au premier récit en prose de la littérature française une méthode d'analyse contemporaine qui suscite toujours à notre époque des réactions équivoques, voire polémiques dans les cercles de la critique littéraire. En quoi une étude structuraliste et sémiologique de la Conquête de Constantinople par Geoffroi de Villehardouin peut-elle contribuer à l'interprétation des événements de la quatrième croisade? Longtemps considérés comme des doctrines anti-humanistes, le structuralisme et la sémiologie offusquent l'ordre littéraire en soumettant la littérature à l'analyse scientifique. "The traditional conception of humanism is challenged because our humanity is recognized as a product of culturally changing situations even as the recognition of universality among our organizing systems affirms cultural and communal connections that can be made visible only through systematic analyses" (Atkins & Morrow 69). En vue de cela, une analyse sémiologique du texte ouvre-t-elle la voie d'accès à d'autres significations aidant à l'explication des motifs qui aient pu galvaniser les desseins des croisés?

Algirdas Julien Greimas infère, de ses multiples travaux sur la sémantique structurale, que "pour transformer l'inventaire des comportements humains en anthropologie et les séries des événements en histoire, nous ne pouvons que nous interroger sur le sens des activités humaines et le sens de l'histoire" (5). L'objectif de l'essai en cours est précisément de s'enquérir du sens de la chronique en tant que narratif historique. L'un des préceptes de l'école structuraliste est notamment de questionner



l'objectivité de la connaissance scientifique et historique. "Objectivity is a chimera, and statements about facts, history, and truth are relative – not actually 'knowable' – because of the gap in perception between object and subject (an inability to verify correspondence between mental constructs and 'real' objects)" (Shillingsburg 31). L'observation de Peter Schillingburg rentre dans l'optique structuraliste puisqu'elle présuppose la fonction restrictive du langage sur les concepts réels. En d'autres termes, la question de la validité de l'information procurée par le narrateur à ses lecteurs devient problématique et par la même invérifiable. Le lecteur prend dans cette structure un rôle important puisqu'il se positionne en tant qu'autorité influente sur la signification et l'interprétation du langage textuel. "It is impossible to conceive of a work of art apart from a perceiver's perception...the reading, which creates the functional existence of the work, is subject to the perception gap and determined by the structuring nature of language, as was the writing which created the 'potential' existence of the work"(32).

N'est-ce pas là le point de départ de la philosophie structuraliste qui préconise la mort de l'auteur et met en doute la véracité du texte. Dans un de ses nombreux essais, qu'il écrivit en 1968, le sémioticien français Roland Barthes allègue l'impuissance des écrivains qui n'ont pour seul pouvoir celui de faire l'amalgame d'écrits existants et de les réunir ou de les redéployer. "Writers cannot use 'writing' to express themselves, but only to draw upon that immense dictionary of language and culture which is always already written" (Selden, Widdowson & Brooker 66).

Cette analyse vise par conséquent à inciter à une nouvelle lecture du récit d'un chroniqueur et figure de proue de la quatrième croisade car "en dépit d'une apparente simplicité, la chronique de Villehardouin contient nombre de difficultés à surmonter et de

subtilités à déceler” (Dufournet, Les Écrivains de la IVe croisade VII). C’est par le biais de la structure lexicale et syntaxique du récit de Villehardouin que cet essai s’efforcera de dévoiler ses abstractions et ses finesses et d’en déterminer leur signification; un moyen de détecter les divers sens générés par le récit et d’en deviner son intention. Dans Elements of Semiology, Barthes décrit le langage comme le domaine des articulations “Meaning is above all a cutting-out of shapes. It follows that the task of semiology is to rediscover the articulations which men impose on reality” (57).

Un travail sémiologique sur le texte du chroniqueur médiéval ouvrira la voie à de nouvelles perceptions et spéculations sur les motivations diverses derrière la quatrième croisade. Comme Barthes l’indique, “The aim of semiological research is to reconstitute the functioning of the systems of significations other than language in accordance with the process typical of any structuralist activity, which is to build a *simulacrum* of the objects under observation” ( Elements of Semiology 95). Toutefois, le point initial de focalisation de l’analyse sémiologique reste le texte et le texte seul. L’introduction des facteurs psychologiques, culturels ou sociologiques dans cette approche intervient une fois que leur fondement est déterminé par le texte lui même. Le sémioticien détermine à quel niveau du système sémantique ces facteurs acquièrent un fondement sémiologique. Dans le cas présent, c’est au niveau du discours connotatif du récit qu’ils seront évalués.

Passionnément relatée par le chevalier du comté de Champagne aux alentours de 1207, La Conquête de Constantinople présente de singuliers caractères qui ont intrigué maints historiens et critiques. Les croisés s’étaient jurés avant le départ de la douce France de partir “*pour la honte Jesu Crist vengier et pour Jerusalem reconquerre*” (*Villehardouin §18*); une mission qui aboutit au massacre de chrétiens innocents et à la

prise de la capitale byzantine. Geoffroi de Villehardouin procure des explications plausibles et acceptables pour justifier la déviation de la croisade, une déviation qui entraîna à la dérive une armée de chevaliers confus et dépassés par la cause de leur mission. Ils firent preuve de prouesse, honneur, fidélité et piété inconditionnelle, autant de qualités nobles derrière lesquelles se dissimulaient d'autres traits de caractère moins chevaleresques telles que la convoitise et la vengeance.

Il n'est guère risqué d'avancer que la quatrième croisade prit en chemin un tournant impérialiste. L'affrontement de deux peuples chrétiens unis sous la primauté de Rome trahit – au-delà de l'argument dogmatique – un dévouement farouche à d'autres causes plus obscures. "L'entreprise n'était pas injuste: l'attestent la protection constante de Dieu et l'absolution du pape" (Dufournet, La Conquête 9). Même si le chroniqueur argüe la nécessité et la légitimité de la croisade – conforme aux intérêts de la justice, de la papauté et des croisés – son récit demeure incomplet dans la description des divers facteurs qui ont entraîné la prise de Constantinople. La chronique a le ton d'une liturgie de l'épopée cadencée par les élocutions épiques qui dominent le discours narratif de Geoffroi de Villehardouin.

Pourquoi le maréchal a-t-il tenu à relater ses souvenirs de la quatrième croisade? La chronique est-elle l'exemple ultime de loyauté d'un chevalier envers ses seigneurs? Ou est-ce là l'illustration suprême d'un noble et preux combattant de son temps: "jusqu'à la fin sur la brèche, il porte intrépidement l'épée, il tient simplement la plume: c'est assez pour offrir à jamais, dans la série des historiens hommes d'action où il s'est placé, un des types les plus honorables et les plus complets de son temps" (Dufournet, La Conquête 21).

Derrière l'apparence d'une croisade "*juste et utile*" se dissimulent des forces latentes qu'une lecture minutieuse du récit peut aider à découvrir. La recherche effectuée autour de la chronique de Villehardouin depuis le XIXe siècle - illustrée notamment par les travaux d'historiens et médiévistes reconnus tels que le Comte Riant, Henri Grégoire, Jean Frappier, Edmond Faral, Albert Pauphilet, Jean Dufournet et plus récemment Thomas Madden & Donald Queller – fournit des interprétations fort satisfaisantes. Leurs études quasi exhaustives ont éclairci de nombreux points abscons, lacunes et incohérences (*délibérées?*) de Villehardouin.

Les circonstances politiques et historiques alliées aux ambitions personnelles des leaders de la croisade (notamment le marquis Boniface de Montferrat et le doge de Venise Enrico Dandolo) furent éminemment traitées et expliquées dans les travaux de ces grands spécialistes. Il en ressort, pour la plupart de ces exégètes médiévaux, que la déviation de la quatrième croisade n'était point fortuite comme le laissa entendre Villehardouin. "The capture of Constantinople, and the partition of the Byzantine Empire was not the fortuitous result of a series of unforeseen and surprising events. It had been intended from the beginning, or rather from the moment when Boniface of Montferrat was elected to succeed Count Thibault of Champagne" (Grégoire 158).

Une amitié étroite liait Villehardouin et le marquis de Montferrat que le chroniqueur nous présente à plusieurs reprises comme un homme preux et l'un des plus estimés de son temps. Et un fait ne laisse pas d'être révélateur, comme le remarque Jean Dufournet dans sa préface de La Conquête de Constantinople: "L'ouvrage se termine par la mort de Boniface de Montferrat que Villehardouin avait proposé de mettre à la tête de la croisade: on devine ainsi l'importance de ce personnage dans les souvenirs et les

réflexions de l'auteur" (Dufournet, La Conquête 8). Cette importance aurait-elle pu se développer en véritable fascination? Convaincu de la noblesse et de la loyauté du Marquis, Villehardouin était "persuadé qu'à aucun moment celui-ci ne l'a conduit à commettre quelque action préjudiciable à l'intérêt général de la croisade" (Dufournet, La Conquête 16). "*Mult prud'homme*" ou "*mult prouz*", Montferrat était aux yeux de Villehardouin un homme de son temps, un grand seigneur défenseur de toutes les vertus, en somme un véritable personnage épique.

C'est précisément par le biais de l'étude textuelle que l'on décèlera les comportements humains. La perspective socio-culturelle qui se dégagera d'une analyse sémiologique sera une autre contribution à l'interprétation de l'oeuvre de Villehardouin. Elle scrutera le récit à la recherche de paradigmes culturels inhérents au langage de l'auteur champenois. En remettant le texte dans son jeu et en le soumettant à une évaluation détaillée de sa sémantique, notre objectif est "d'en apprécier de quel pluriel il est fait" (Barthes, S/Z 12): un pluriel défini par le mimétisme du chroniqueur, d'abord sur le plan lexical et syntaxique puis sur le plan socio-culturel tels que nous le démontrerons.

Barthes définit le texte comme une galaxie de signifiants; on peut y accéder par plusieurs entrées. L'ouverture de toutes ces portes sur les espaces nébuleux du récit permet d'accéder aux divers modes, mythes, et autres influences qui forgeaient les croyances et les passions des croisés. En associant le souci de la méthodologie à la soif de l'interprétation, le travail en cours emboîte le pas aux exégètes médiévaux en suivant un système *per litteram* (sens littéral), *per sensum* (sens abstrait), *per sententiam* (sens-allégorico-moral). Ainsi, ouvrira-t-il le chemin d'accès aux complexités de l'inarticulé épique de la chronique dont la voie d'accès est le langage.

Les croisés de la conquête de Constantinople furent témoin de l'épanouissement de l'esprit épique et du foisonnement de sa littérature au XIIe siècle. Ils vivaient au sein d'une société où la littérature dictait de manière subliminale les préceptes de conduite et où la justice se déclarait toujours par la force, où la victoire était considérée comme un jugement de Dieu. C'était l'époque où "la commémoration de l'héroïsme ne pouvait que brasser les eaux boueuses de l'intolérance, de la xénophobie et du racisme" (Short, Chanson de Roland 16). C'était l'époque de la quête éternelle: celle de l'honneur et de la reconnaissance de Dieu *ad vitam eternam*. Rien ne pouvait entraver la passion épique de ces hommes qui voyaient dans leur conquête le salut éternel de leur âme, la gloire, la richesse, et l'espoir d'un nouveau commencement.

PREMIÈRE PARTIE  
STRUCTURALISME ET SÉMIOLOGIE

CHAPITRE I

La Théorie

*On dit qu'à force d'ascèse certains bouddhistes parviennent à voir tout un paysage dans une fève. C'est ce qu'auraient bien voulu les premiers analystes du récit: voir tous les récits du monde dans une seule structure. (Barthes, S/Z 9)*

Avant d'entreprendre une lecture sémiologique du texte de Villehardouin, il convient de lui précéder un fond d'explications sur la théorie elle-même de la sémiologie ainsi que des informations expliquant le choix de la sémiologie pour l'étude de l'oeuvre du chroniqueur.

La première étape d'une telle analyse passe par l'affranchissement du texte; un précepte fondamental de l'école structuraliste ou sémioticienne. Le structuraliste ou le sémiologue se donnent en effet pour objectif la libération du texte et tendent ainsi vers une quasi perfection du récit où seule une analyse rigoureuse peut conduire. Ils partent initialement d'un principe fondamental de leur théorie: la symbiose de l'auteur et du lecteur. Selon eux, le texte n'est autre que l'invitation de l'écrivain à son lecteur dans un univers spirituel et humaniste. "Lire" présuppose une convergence de deux âmes et la pénétration du lecteur dans les pensées et émotions de l'auteur. Cela étant, le lecteur plonge dans un univers multidimensionnel dont le langage textuel n'est que la représentation superficielle de la réalité.

Les choses ne sont pas nécessairement ce qu'elles prétendent être. La nature humaine nous incite à décoder sans cesse notre environnement et à interpréter chaque geste et chaque remarque. "Because people obey certain rules (of grammar, of etiquette, of artistry, or, more deeply, of the subconscious) in producing texts (whether verbal, visual, or other), we are always encoding our world" (Atkins & Morrow 60). Le structuralisme ou la sémiologie ont ainsi coupé court à la pratique de la Nouvelle Critique en vogue dans les années 50. En effet, le sémioticien cesse de définir l'art en tant que mimétisme, soit la représentation de la réalité, mais porte son attention sur la recherche d'une signification secondaire et sous-jacente du texte. "Because reality is mediated by signs, the critic uses textual knowledge to identify the codes to which the writer has appealed. Literary criticism asks what text means. Semiotics and structuralism are among the theories that first ask *how* language and literature convey meaning" (Atkins & Morrow 61).

La compréhension du texte provient de ce qu'on en tire sur le plan linguistique mais aussi des interprétations émanant des divers codes extra-linguistiques qui existent au travers du langage textuel. "The more familiar we are with the relevant codes (linguistic, generic, historical, social), the richer and more complete our experience of a particular text will be" (Atkins & Morrow 61).

Le structuraliste ou le sémioticien établissent ainsi une nette distinction entre la dénotation et la connotation. Ils confrontent la Nouvelle Critique en arguant que la signification d'un texte est interdépendante des nombreux contextes existant à l'intérieur du récit. "La connotation est la voie d'accès à la polysémie du texte classique, à ce pluriel limité qui fonde ce texte classique" (Barthes, S/Z 14). La connotation est définie comme



une détermination, une relation, une anaphore, un trait qui a le pouvoir de se rapporter à des mentions antérieures, ultérieures ou extérieures, “à d’autres lieux du texte” (Barthes, *S/Z* 14). Barthes détermine la connotation à travers deux espaces: *l’espace séquentiel* (espace soumis à la successivité des phrases le long desquelles le sens prolifère par marcottage) et *l’espace agglomératif* (certains lieux du texte corrélant d’autres sens extérieurs au texte matériel et formant avec eux des sortes de nébuleuses de signifiés). La nature polysémique du texte ouvre donc la voie d’accès à plusieurs niveaux connotatifs que Roland Barthes qualifie de *codes*. Ce sont ces codes que l’on s’efforcera d’identifier dans la chronique de Geoffroi de Villehardouin. Ils sont effectivement les signaux d’une pensée, d’une philosophie et de préceptes socio-culturels du XII<sup>e</sup> siècle, une époque en plein essor littéraire, politique et économique où seules les ambitions rivalisaient en force avec la piété.

En vue de l’aspect *poly-connotatif* du texte – tel que Barthes le démontre - il convient de dénoter l’assujettissement de l’auteur à son texte: il n’est point l’agent conscient de ses actes ni le producteur de ses écrits dans le sens où ce qu’il fait n’est pas motivé par le libre choix. Le structuraliste ou le sémioticien dénoncent la perte du sens de la réalité chez l’auteur et l’assomption du fait que sa perception du réel est identique à celle de son lecteur. “They emphasize their opposition to all forms of literary criticism in which the human subject is the source and origin of literary meaning” (Selden, Widdowson & Brooker 67).

Si l’on élargit tant soit peu le thème en cours, il faut noter la contribution primordiale du structuralisme et de la sémiologie aux études littéraires, soit la découverte

que la *production* et la *consommation* d'un texte sont gouvernées par des règles spécifiques.

*Because meaning can be expressed only within and through systems of relations, all communication, all literature, is necessarily systematic. Texts are cultural artifacts that participate in and express the values of the system out of which they emerge. One consequence of this contribution has been the removal of textual processes from the domain of the mysterious; "the magic" or "mystique" of literature becomes suspect. Semiotics and structural studies demystify literature and the procedures of reading and writing. (Atkins & Morrow 67)*

Dans la présente optique, le langage et la littérature deviennent des systèmes générateurs d'informations falsifiées. Dans son livre Theory of Semiotics, Umberto Eco définit tout système de signes comme moyen d'expression du mensonge y compris le langage et la littérature. Dans le cadre littéraire, cela revient à dire que l'objectivité et la subjectivité sont des forces illusoires. Barthes parle d'un "je" (l'auteur) qui n'est pas un sujet innocent, un sujet antérieur au texte "et qui en use comme d'un objet à démonter ou d'un lieu à investir" (Barthes, S/Z 16).

On retrouve là l'idée d'accumulation de connaissances et de codes dont le sujet écrivain est d'ores et déjà composé. Villehardouin et sa chronique établissent un exemple idéal pour l'élaboration de cette théorie. Comme il fut précisé auparavant, Villehardouin est polysémique au sens où il est le produit de son époque comme tout être dans son temps respectif. Il est l'amalgame de toutes les richesses culturelles produites au XIIe siècle et de toutes les idées politico-sociales qu'il ait pu entendre et assimiler. Selon un

terme Barthien, Villehardouin – et tout autre auteur - serait un sujet “*pluriel*” ainsi que le lecteur par la même occasion.

Il est ainsi fondé que chaque homme est un produit de son milieu et de sa culture dans lesquels il puise consciemment et inconsciemment la connaissance et le savoir. Il cueille par la même des codes de conduite et de pensée auxquels il est irrévocablement relié. Dans le cas qui nous concerne, le chroniqueur Villehardouin, homme du XIIe siècle, est intrinsèquement le fruit de son éducation en pensée, en esprit et en passions.

Les deux forces en jeu dans le processus de lecture sont donc l'écrivain et son lecteur, deux forces “*cultivées*”, avec une histoire et un avoir culturel personnels. Lorsque le lecteur confronte le texte, sa réaction naturelle est de l'évaluer par rapport à sa propre expérience. C'est par le biais de son acquis qu'il peut seulement trouver un sens au récit de l'auteur. Le lecteur s'investit ainsi dans un travail de langage, un travail grâce auquel il peut accéder aux variétés (*la pluralité*) de sens et de réalités inhérentes au narratif.

Ce point de vue de la théorie structuraliste et sémiologique a suscité un tollé au sein des traditionalistes de la critique littéraire qui en dénoncèrent son concept anti-humaniste. La littérature est, de par sa nature, linguistique d'où la tâche inutile - selon les humanistes – de l'examiner à l'aide d'un autre modèle linguistique. Le sémioticien argue que la littérature utilise le langage comme un moyen de communication et cela ne veut pas dire que sa structure est identique à celle du langage. “The units of literary structure do not coincide with those of language” (Selden, Widdowson & Brooker 72). Le linguiste bulgare Tzvetan Todorov a consacré de nombreux travaux à l'étude de la structure narrative qui aboutirent à la création d'une “*grammaire*” de la littérature, soit un énoncé

de règles gouvernant la production littéraire. Structuralistes et sémioticiens s'accordent à penser que la littérature a une relation *priviliégée* avec le langage. "It draws attention to the very nature and specific properties of language" (Selden, Widdowson & Brooker 72). Sa fonction est ambivalente: le narratif prend forme grâce au langage mais en même temps donne forme au langage.

C'est dans cette optique que le sémioticien et le structuraliste s'adonnent à la translation des systèmes d'un texte dont le parcours ne s'arrête ni au texte, ni au lecteur.

*Lire, est un travail de langage, c'est trouver des sens, et trouver des sens, c'est les nommer; mais ces sens nommés sont emportés vers d'autres noms; les noms s'appellent, se rassemblent et leur groupement veut de nouveau se faire nommer: je nomme, je dénomme, je renomme. ainsi passe le texte: c'est une nomination en devenir, une approximation inlassable, un travail métonymique. (Barthes S/Z 16)*

Le processus de lecture sémiologique requiert un comportement libéral envers le texte, soit l'appréciation de sa pluralité et la reconnaissance de ses diverses acceptions. Le texte est une galaxie linguistique multidimensionnelle dont le but n'est point dans faire *la somme* mais d'en explorer ses innombrables signifiants afin d'en approcher son essence. "La lecture ne consiste pas à arrêter la chaîne des systèmes, à fonder une vérité, une légalité du texte.....Elle consiste à embrayer ces systèmes selon leur pluralité: je passe, je traverse, j'articule, je déclenche, je ne compte pas" (Barthes S/Z 18). Barthes se réfère à l'irresponsabilité du texte tant par son pluralisme quasi anarchique que par sa nature quasi insaisissable.

En conséquence, la lecture du texte peut se faire à son tour par diverses avenues. L'objectif est de déceler le pluriel du récit et cela présuppose une liberté d'accès à la lecture. "Il faut que la lecture soit elle aussi plurielle, c'est à dire sans ordre d'entrée" (Barthes S/Z 22) et répétée. Barthes parle d'illusion de *première lecture* en exposant la fonction salutaire de la relecture car elle seule peut multiplier le texte dans son pluriel et dans son divers.

Ce qui sera noté, à travers ces préceptes de l'approche structuraliste et sémiologique, c'est la fragmentation ou *l'étoilage* – pour utiliser un terme barthien - que le texte subira afin d'en tirer les diverses significations. Cette fragmentation implique une division du texte en unités de lecture ou *lexies* en langage sémiologique. Ces zones de lecture sont choisies en fonction de la récurrence et de la densité de connotations dans certains lieux du récit.

*La lexie n'est que l'enveloppement d'un volume sémantique, la ligne de crête du texte pluriel, disposé comme une banquette de sens possibles (mais réglés, attestés par une lecture systématique) sous le flux du discours: la lexie et ses unités formeront ainsi une sorte de cube à facette, nappé du mot, du groupe de mots, de la phrase ou du paragraphe, autrement dit du langage qui en est l'excipient "naturel" (Barthes S/Z 21)*

L'étude sémiologique n'est donc point une présentation de la critique d'un texte, ni une critique en elle même mais, comme le souligne Barthes, elle est "une proposition de la matière sémantique d'un texte divisée (et non distribuée) de plusieurs critiques" (Barthes S/Z 22). Ces critiques sont psychologique, thématique, historique, structurale et psychanalytique.

## CHAPITRE II

Pourquoi l'étude sémiologique d'une chronique du XIIIe siècle?

*Pour le poète médiéval, le langage fait plus que de raconter l'histoire de l'homme; il est la précondition de cette histoire et il la fonde. (Lucie Brind'Amour X)*

L'intérêt porté à une analyse sémiologique de la Conquête de Constantinople de Geoffroi de Villehardouin provient d'une première lecture de la chronique qui suscita un désir de fouiller les nappes du discours connotatif du chroniqueur au delà du langage phonémique et, par conséquent, réductionniste de son récit. Cette curiosité émane également des nombreuses études, critiques, et travaux d'éminents médiévistes sur la quatrième croisade. Ces travaux, comme on le verra plus tard, ont mit en lumière divers facteurs déterminants dans la déviation de l'expédition de 1204 et incitent de ce fait à fouiller ces motivations au delà des considérations politico-historiques. L'objectif est de cerner le profil des croisés défini par le milieu socio-culturel du XII e siècle au sein duquel ils évoluèrent. Quels signes dans le langage de Villehardouin révèlent l'impact inévitable de la culture et de la société sur le choix lexical et syntaxique du chroniqueur? Le récit , de part sa nature polysémique, devrait exposer ces nombreux aspects inarticulés ayant attiré à l'omnipotence de l'héritage des croisés.

Mais avant de sonder le texte de la chronique pour examiner ses nappes connotatives, il est important de souligner que le profile du récit de la Conquête de Constantinople – toutes ces nappes connotatives telles que le révèlent les recherches entreprises à ce jour – justifie en effet la pluralité de la chronique mais aussi n'indique-t-il point l'essence non seulement du récit mais de son auteur, d'un être lui-même pluriel,

produit de son temps. La *proposition sémantique* en cours de la chronique de Villehardouin se donne pour but de porter un regard pluriel sur un homme et ses camarades, guidés initialement dans leur quête par des modes culturels intrinsèques à leur nature.

Cependant, dans le cadre de cette recherche, il convient d'exposer les raisons et motivations – aussi valides qu'elles puissent être – derrière l'étude sémiologique d'un récit du moyen âge. Depuis l'apparition soudaine de la sémiologie dans les années 60, un regain d'intérêt sur l'exploration du passé s'est manifesté dans les milieux scientifiques. Ce mouvement passéiste porta notamment sur la connaissance des idées, des pensées et des réflexions du passé sur le "*signe*" et la théorie de la signification. L'esprit occidental, par tradition et conservatisme, a toujours été réticent à "la liaison arbitraire et conventionnelle d'un signifiant vocal à un signifié mental qui constitue le signe linguistique" (Rey 5). Sigmund Freud et Carl Jung contribuèrent à l'élargissement de notre conception de l'esprit humain en tant que récepteur et réactif aux signes et leurs symboles. "Man uses the spoken or written word to express the meaning of what he wants to convey His language is full of symbols, but he also often employs signs or images that are not strictly descriptive....These signs do no more than denote the objects to which they are attached" (Jung 20).

Les signes et leurs symboles trahissent les perceptions, les idées et les rêves de chacun. Ils sont la révélation de l'aventure intérieure de chaque être mais ils reflètent également l'omniprésence et l'influence des contraintes culturelles et sociales auxquelles l'homme doit se plier: mythe, religion, et histoire. Il sera question plus tard, au cours de cette recherche, de montrer quels furent les mythes, les croyances et les circonstances

politico-culturelles qui façonnèrent le caractère de Villehardouin et de ses compagnons. La question devient donc la suivante: le destin de la croisade ne se trouva-t-il pas pratiquement tracé si l'on en juge l'héritage culturel de ces guerriers dont l'appétence de la foi, de l'honneur et de la gloire transcendait toute autre vertu humaine.?

Saint Augustin avait quelque peu entamer ce débat au IV<sup>e</sup> siècle dans son De Dialectica où il évoque l'introduction de la dimension communicative dans les théories du sens. Selon Saint Augustin, "le mot [*verbum*] était le signe d'une chose pouvant être comprise quand il était proféré." Parmi les choses, ajoute Augustin, "il y a celles qu'on utilise pour signifier c'est à dire pour enseigner: ces choses là, et elles seules, sont des signes" (Rey 3-4). Sa théorie partait initialement de l'oeuvre du Clergé dont l'objectif était de diffuser parmi les hommes le Logos révélé, le verbe de Dieu, la raison divine. Le moyen âge occidental était conditionné à la fois par les sciences, les arts et la philosophie, tous porte-voix propagandistes du discours divin. "Ce discours provient d'un sujet....le sujet-Dieu donnant aux hommes une parole appelée *verbum*" (Rey 5).

Saint Augustin créa pratiquement sa propre définition du mot ou *verbum* à partir de la doctrine chrétienne, soit un bruit que fait la voix et qui est pris comme instrument-signe pour un autre *verbum* "*qui donne la lumière intérieure*" (Rey 3). Le *verbum* matériel, linguistique, dans l'esprit d'Augustin, n'était que le transmetteur du *verbum* interne et universel. En d'autres termes, n'avait-il point d'ores et déjà fait l'ébauche d'une distinction entre les fonctions formelles, de nature linguistique pure, et fonctions sémiotiques, de nature ambiguë, celle même du Logos.



*L'unité du signe adopté pour dire à la fois l'élément observable du discours signifiant, le mot, l'élément de la pensée 'formée par la chose que nous connaissons,' ainsi que la relation globale qui met la conscience humaine dans la parole divine, est l'expression la plus totale de ce paradigmatique théologique sur lequel des siècles de culture occidentale ont vécu. (Rey 5)*

Depuis le XI<sup>e</sup> siècle, ce concept du signe engendra irrévocablement une nouvelle problématique, celle des discours de la vérité, des valeurs, des discours poétiques et des discours didactiques (dont une grande part de la littérature faisait partie). Ces discours suscitérent à partir du XVI<sup>e</sup> siècle des analyses syntaxiques et sémantiques, des analyses sur leur organisation interne, leurs finalités et leur objectif ultime puisque que chez Bacon notamment “le signe, c’est d’abord et exclusivement le mot, envisagé comme empêcheur de penser droit” (Rey 8). Leibniz élaborait la pensée de Bacon en s’intéressant aux éléments du lexique en tant que signes: les mots sont des éléments signifiants, stables d’une langue qui doivent être considérés abstraitement comme des composantes formant le code de cette langue. Les balbutiements d’une science philologique se manifestèrent un siècle à l’avance, influencés par une nouvelle conception du langage en tant qu’outil de domination sur le monde et les autres hommes.

Il faudra attendre le XIX<sup>e</sup> siècle pour que la linguistique devînt le résultat d’un nouveau projet scientifique et pour que l’on s’acheminât, grâce à l’école allemande, vers les structuralismes (Rasmus Rask et Franz Bopp). Parallèlement, l’étude du discours dans le langage évolua en nouvelle définition de l’Histoire, “comme objet central d’une anthropologie” (Rey 10). La philologie prit un sens provisoire et complémentaire:

*La connaissance des produits de l'esprit humain, c'est à dire comme une épistémologie et une idéologie historiques, comme une anthropologie sociale de la pensée. L'important est une conception du discours social, historique, religieux comme signifiant de l'homme social. La perspective est herméneutique, la méthodologie prépare le concept de code. (Rey 10)*

La lecture des textes, telle que nous la propose Barthes dans son Eléments de sémiologie ou S/Z est l'aboutissement d'une longue recherche linguistique et sémiologique qui fit ses premiers pas avec Saint Augustin. La lecture de récits anciens, et surtout médiévaux, pourrait bénéficier d'un découpage du champ du langage mettant en lumière les fonctions sémiotiques du texte médiévale, soit sa nature ambiguë, celle même du verbe de Dieu, du Logos dont il était essentiellement formé. Comme le suggère Alain Rey, "Ce découpage pourrait en déplaçant les problématiques, être stimulant lorsqu'il s'agit de restituer en archéologues les "produits de l'esprit humain" (Rey 16). C'est un travail de fouille que l'on propose d'accomplir dans cette étude; creuser le langage textuel de la chronique et déterrer ses signifiés épiques afin d'en découvrir les fossils éloquents d'une thématique psychologique, politique, socio-culturelle et historique. La chronique de Geoffroi de Villehardouin s'avère être véritablement un territoire propice à l'archéologie sémantique de son texte.

## CHAPITRE III

### Synoptique de la recherche effectuée autour de la chronique de Villehardouin: les tendances

*A moi aussi, mon discours me déplaît  
presque toujours. Je suis avide d'un  
meilleur discours, j'en jouis en moi avant de  
commencer à le développer en mots  
sonores; dès que je le juge inférieur à celui  
que j'avais dans l'idée, me voilà tout triste  
de constater que ma langue ne suffit point à  
mon coeur (St Augustin)*

La présente recherche se trouve donc investie de libérer – par le biais d'une analyse sémiologique du texte de Villehardouin - les produits mentaux des croisés de la quatrième croisade. Histoire orientée dans laquelle le chroniqueur plaide une cause, La Conquête de Constantinople est la relation méthodique d'une succession d'évènements rigoureusement datés et rapportés de la quatrième croisade. Villehardouin ne se perdit certes point dans le détail dans sa narration des évènements qui entraînèrent la prise de Constantinople. Certains critiques se contentèrent d'explications simplistes en attribuant la déviation de la croisade à des nécessités matérielles (impossibilité de remplir les engagements financiers pris envers les Vénitiens), et à l'insubordination, à l'esprit particulariste d'un trop grand nombre de croisés. Du même coup, le chroniqueur fit apparaître dans son récit un discours édifiant au travers d'intentions morales et pieuses. Il s'assura également de faire ressortir les fautes des hommes ainsi que la toute puissance de la Providence. Le récit de Villehardouin manque de pittoresque, de couleur, tend à exhiber une peinture monotone des évènements autour de la quatrième croisade. Mais, ce ne sont point là ses plus grandes lacunes.

“On sait que Villehardouin prétend démontrer que seul un enchaînement fortuit de circonstances amena les chefs de l’expédition à prendre une série de décisions, dont chacune était la plus sage et la plus favorable possible au grand dessein des croisades, et dont l’ensemble aboutit à la conquête paradoxale d’un empire chrétien” (Pauphilet, Clari et Villehardouin 559). Le coeur du débat autour de la quatrième croisade a été depuis le milieu du XIXe siècle (depuis la publication en 1834-1842 de l’ouvrage consacré par Friedrich von Hurter à Innocent III) la question de la sincérité de Geoffroi de Villehardouin dans sa chronique. L’étude des causes qui ont fait dévier la croisade de 1202 a été reprise en d’assez nombreux travaux, entre autres, ceux de Louis de Mas-Latrie, G.M. Thomas, Karl Hopf, Ludwig Streit, le Comte Riant, Edmond Faral et plus tard Henri Grégoire, Albert Pauphilet, Jean Dufournet et le livre tout récent de Thomas Madden et Donald Queller. La plupart de ces travaux dénoncèrent l’influence de personnalités et leur volonté consciente et réfléchie. Les croisés n’auraient pas été entraînés hors de leur route – comme nous le laisse entendre Villehardouin – par la force de circonstances accidentelles mais bel et bien par les desseins d’hommes habiles et intéressés qui les auraient fait travailler à leur profit. Parmi ces hommes, il faut nommer le doge de Venise, Enrico Dandolo, le pape Innocent III, et le marquis de Montferrat, successeur de Thibaut de Champagne à la tête de la croisade et recommandé et nommé par Geoffroi de Villehardouin lui-même.

Dans un essai publié en 1875 dans la *Revue des questions historiques*, Le Comte Riant dénotent deux courants de pensée antagonistes dans l’opinion d’observateurs ou témoins qui eurent à juger la quatrième croisade: le *courant officiel* et le *courant des mécontents* “ Le courant officiel vit dans les événements de 1204 une aventure aussi

glorieuse qu'inespérée, quelque chose comme la réalisation d'un de ces rêves brillants, dont abondaient les chansons de geste" (Riant, Innocent III 9). Riant inféra de ses mots la moindre importance de la mission originale de la croisade (*Jerusalem reconquerra*) et impliqua que le véritable objectif de l'expédition était "la consolidation préalable du nouvel empire latin d'Orient. C'est dans les lettres circulaires des chefs de l'armée, et surtout dans la chronique de Villehardouin, qu'il faut chercher ces récits triomphants" (Riant, Innocent III 9). Quant au courant des mécontents, il regroupait principalement les petits chevaliers comme Robert de Clari qui ne cacha point dans sa narration de Li estoires de chiaus qui conquissent coustantinoble (ca 1216) sa suspicion envers les chefs de la croisade qui, selon lui, obéissaient aux inspirations d'une rancune contre l'empire byzantin. Dans le sillon de Clari, on retrouvait Gunther et Othon de Saint-Blaise, eux-mêmes douteux de "la légitimité de la croisade et se regardant comme les instruments passifs de la colère divine" (Riant, Innocent III 11).

C'est donc sur cette structure antagoniste que se fonda la critique des historiens modernes, soit les partisans de la chronique de Villehardouin – satisfaits de la relation officielle des événements de la quatrième croisade – et ceux, plus réservés et questionnant l'authenticité, voire la sincérité du chroniqueur champenois, se rangeant ainsi dans les rangs de Robert de Clari. De Mas-Latrie, Faral, Grégoire, Dufournet et Pauphilet – chacun à des degrés différents – s'opposèrent au courant officiel ou à la *théorie de l'accident* telle que la définit Riant, arguant "que Villehardouin n'avait vu que les événements publics des négociations de la guerre; il n'avait ni su, ni pu pénétrer le but secret auquel tendait le conseil de la République" (Riant, Innocent III 12). Ce point de

vue partagé par de nombreux critiques invalida automatiquement la véracité du récit de Villehardouin et lança une polémique animée en Europe.

*Tous ces érudits (de la quatrième croisade) se sont trouvés d'accord pour penser que l'explication des évènements en question résidait dans les combinaisons politiques de quelques intrigants qu'il s'agissait de démasquer, et le Comte Riant, dans un effort de conciliation finale qui s'étendait jusqu'aux hypothèses à naître, écrivait en 1878: 'Venise à cause des nécessités de son commerce, Philippe de Souabe, par politique traditionnelle, Boniface, en raison des prétentions des Montferrat en Orient, le clergé latin, leurré d'une espérance illusoire d'une union entre les deux églises, doivent garder chacun leur place distincte dans ce grand conflit d'ambitions – la thèse de l'accident étant, bien entendu, mise hors de cause. (Faral, Villehardouin 530)*

Le grand débat historico-politique autour de la chronique de Villehardouin n'est-il point significatif des idéologies historiques et des produits de l'esprit de ces intrigants qui firent de la quatrième croisade une quête personnelle? Grâce aux travaux de ces éminents médiévistes, cette étude peut tenter de pénétrer la pensée sociale et culturelle des croisés au travers de la sémantique du récit de Villehardouin. De quelle manière le langage de Villehardouin trahit-il le discours social, historique, religieux et mythique comme signifiants des chefs de la quatrième croisade, y compris Villehardouin. La lecture de la chronique ne peut-elle point bénéficier d'une fragmentation du texte (ou découpage) illuminant ses fonctions sémiotiques, soit sa nature ambiguë, celle même du Logos (Dei verbum).

Dans l'optique de cette analyse, il s'agit donc d'outrepasser les discours moraux et pieux du chroniqueur de la quatrième croisade (discours signifiants réductionnistes assujettis au langage connotatif) et de déceler leurs véritables natures, leur raison d'être par le biais du langage connotatif. Les lacunes et l'ambiguïté du récit de Villehardouin ont été maintes fois exposées et démontrées dans les travaux des historiens et critiques médiévistes cités dans cette étude. Les incohérences du récit et ses incompatibilités avec d'autres chroniques contemporaines de son époque relatant les mêmes événements – notamment celle de Robert de Clari - ont ouvert la voie à une multitude d'interprétations et de spéculations politico-historiques. Cette recherche emboîte le pas à ces nombreuses interprétations et se donne pour but de restituer au texte ses couleurs et son pittoresque blotis derrière son univers linguistique. Il s'agit de lui restituer sa vie en tant que "*texte pluriel*" ou "*galaxie de signifiants*" La Conquête de Constantinople n'est point uniquement l'enchaînement fortuit de circonstances politico-historiques, l'évocation de rivalités politiques ou la scène de drames psychologiques. Elle est aussi le miroir d'une époque, d'une société, et d'une culture asservie à de nouvelles conduites religieuses et épiques, une culture esclave de sa foi et de son sens de l'honneur.

## DEUXIÈME PARTIE

### LE XII<sup>e</sup> SIÈCLE: TOILE DE FOND HISTORIQUE ET CULTURELLE

#### CHAPITRE IV

##### La Scène politico-religieuse

Le XII<sup>e</sup> siècle fut une époque progressiste, témoin de l'essor rapide dans des disciplines aussi variées que la littérature, la science et la philosophie. C'est au XII<sup>e</sup> siècle que se profila une nouvelle conception du monde largement supportée par les savants et philosophes les plus éminents de l'époque. On assista à une renaissance (*renovatio*) non pas inspirée uniquement par la contemplation du passé mais aussi par le besoin d'un nouvel élan spirituel. La société médiévale s'était investie d'une nouvelle quête fondée sur les préceptes de la raison divine, l'unique raison qui pouvait conduire à la paix éternelle (*vera pace*).

C'est sur cette nouvelle croyance qu'une nouvelle royauté naquit. "It was in Paris in the reign of Louis VII (1137 – 80) that a new image of French kingship was created" (Duby 182). L'investiture de Louis VII à la tête du royaume de France sera un point culminant dans la métamorphose de l'identité de l'individu au sein de la société médiévale. Le nouveau roi hérita de son père une dévotion inconditionnelle au clergé et fut donc incité à resserrer le cordon entre celui-ci et la monarchie.

La dynastie capétienne conservait depuis un certain temps des liens privilégiés avec le monastère de Saint Denis. Son abbé, Suger de Saint Denis, était devenu le précepteur du nouveau roi. Cette relation encouragea le développement d'une nouvelle idéologie monarchique inspirée par l'oeuvre de Pseudo-Dyonisus. "Works recently



composed in the monastery provided an important ideological foundation. They included the *Histoire du roi Charles et de Roland*, attributed to Archbishop Turpin and a forged charter, supposedly signed par Charlemagne” (Duby 184).

L’académicien français et médiéviste reconnu, Georges Duby, signale un point important pour le but de cette recherche en soulignant l’influence idéologique de Charlemagne et de son entourage sur le façonnement culturel et intellectuel de l’individu au XIIe siècle, et notamment des croisés. Duby se réfère par exemple aux manuscrits contant un épisode dans lequel Charlemagne offrit sa couronne à Saint Denis; et plaçant quatre pièces d’or sur l’autel de l’abbaye, il invita tous ses successeurs à se rendre chaque année devant ce même autel et à se baisser humblement devant celui-ci tout en le gratifiant de quatre pièces d’or. “The response of the twelfth-century French kings to this fiction was twofold: on the one hand, they exploited such ceremonies in order to reinforce their claims as the legitimate heirs of the legendary Charlemagne; while on the other, they accepted this obligation, and became the vassals of Saint Denis” (Duby 184).

Parallèlement, les moines bénédictins perdirent de leur influence sur la monarchie française au profit des Cisterciens et de leurs doctrines. Louis VII s’éprit facilement de leurs vies plus austères et de leurs comportements hostiles envers l’affluence matérielle. Les Cisterciens n’étaient autres que les serviteurs de l’épiscopat, un rôle que Louis VII s’était attribué.

Les Cisterciens avaient également une longue tradition de croisades à leur actif. “St Bernard had written *De Laude Novae Militiae ad Milites Templi*, had helped with the compilation of the Templars’ rule and had certainly been the outstanding force behind the Second Crusade” (Brown 64). Ils participèrent à la troisième croisade mais leur rôle fut

surtout essentiel pendant la conquête de Constantinople. Louis VII développa pour l'ordre un dévouement sans précédent et remit pratiquement les décisions du royaume entre ses mains. "His evident piety made the king an object of genuine affection among the bishops, who were a major political force. As it was, the Capetians were extremely fortunate that their representative at that particular juncture was a man ridiculed at tournaments for his excessive piety" (Duby 185).

Le règne de Louis VII fut aussi un règne de conquête puisque le roi fut le premier monarque à mener une croisade. C'est à Bourges, en 1145, qu'il fit part de son intention de mener la deuxième croisade et il se dressa ainsi en modèle exemplaire pour son entourage de seigneurs et de vassaux. Mais quand Louis décida de prendre la route de la Terre Sainte, plus par souci de se repentir de ses péchés (Duby 186) que par motivation religieuse, le royaume latin de Jérusalem commençait à céder dangereusement aux pressions de l'Islam. "Louis VII planned to lead the army of Christ towards the Jerusalem of their dreams and to save Christendom from the threat of the infidel" (Duby 186). La préparation de la croisade, indique Duby, se fit sur le modèle des préparatifs des campagnes de Charlemagne. Le roi s'entoura de ses évêques et de ses contes tel que le fit l'empereur carolingien. "The royal court suddenly recovered a brilliance that had been absent since the reign of Robert the Pious" (Duby 186). Bien qu'il échoua dans sa mission au Moyen Orient, Louis fut toutefois reconnu comme un brave parmi les braves, le premier roi capétien à combattre loin de son royaume. Son pouvoir était reconnu partout dans le royaume et sanctifié par la grâce divine et la protection de Saint Denis.

En Juin 1115, sa toute puissance permet au souverain d'instituer à Soissons un accord de paix générale de dix ans à travers le royaume. Il prit cette décision "at the

request of Churchmen and on the advice of his barons, to check the ardour of the wicked and contain the violence of the pillagers” (Duby 187). Grands monastères et archevêchés se joignirent au duché de Bourgogne, et aux comtés de Flandres et de Champagne dans cet effort de paix. “The peace of God was once more the subject, but this time the responsibility for preserving the peace no longer fell within the remit of the bishops in their dioceses. It was the sacred duty of the consecrated king, God’s vicar on earth, to keep the peace in the entire kingdom” (Duby 188).

L’un des facteurs de l’unification spirituelle du royaume fut la poussée des cathédrales sur le territoire français. C’est sous le règne de Louis VII que débuta “*L’Age des cathédrales*” avec les premiers balbutiements du style gothique. Lancé par l’abbé Suger de Saint Denis, ce mouvement reflétait l’illumination divine (*Dieu est lumière*) Cependant, le déploiement rapide de “temples gothiques” dénota particulièrement l’épanouissement des réformes ecclésiastiques. Duby l’explique très bien en insistant que la fonction principale de la cathédrale était de disséminer les enseignements de l’église et d’en rendre une expression iconique. Le succès de cette entreprise engendra une croissance de pouvoir et d’influence des évêques dans les villes.

Pourtant, le foisonnement de tous ces édifices prestigieux refléta surtout la renaissance de l’empire capétien, vassal et défenseur inconditionnel de la Chrétienté. La papauté à Rome esquissait des utopies d’unification universelle. On priait pour l’unité des hommes sous un seul dieu, le Dieu chrétien.

## CHAPITRE V

### La Scène littéraire

Le XIIe siècle, ce fut aussi l'essor impressionnant de la littérature en langue française avec notamment l'apparition (plus ou moins simultanée) dès la fin du XIe de deux formes littéraires qui devaient symboliser les modes culturels en jeu au sein de la société médiévale de l'époque: la première est la *chanson de geste* en langue d'oïl et la seconde est la poésie lyrique des troubadours en langage d'oc.

Le premier grand monument de la littérature française fut une chanson de geste. La Chanson de Roland (1098 ms d'Oxford-Digby 23) demeure le plus riche des poèmes épiques français ou l'oeuvre la plus connue du moyen âge. Elle reste l'une des plus belles épopées nationales. Elle est issue de la *Geste du Roi*, le premier de trois cycles principaux qui composèrent l'essentiel de l'oeuvre épique en langue d'oïl. Les deux autres sont *la Geste de Doon de Mayence* et *la Geste de Guillaume d'Orange*. Tous ces cycles ont la guerre comme thème prédominant et les événements qui y sont relatés prennent toujours place sous le règne de Charlemagne ou Louis le Pieu. Le public médiéval appréciait les chansons de geste pour les histoires qu'elles racontaient mais surtout pour l'impression affective qu'elles laissaient. L'audience se délectait à l'écoute des laisses chantées car elles évoquaient toutes les vertus dont un homme se devait de posséder afin de combattre *le mal païen* au nom *du bien chrétien*. La Chanson de Roland peut presque se définir comme "une morale et esthétique de la cruauté guerrière. En ce sens a-t-elle sans doute influencé l'esprit des croisés. Jean Charles Payen parle de "célébration d'une liturgie de génocide" (Payen 78 ) et dénote une apologie de la violence et de la mort. La fin justifie les moyens dans la chanson épique du moment qu'elle était poursuivie au

nom de la religion. La chanson de geste se devait être un poème moral où prévalent l'honneur féodal, l'honneur familial, l'honneur national et la piété, autant de vertus (parfois discutables) qui émergent, comme on le verra plus tard, du récit de Villehardouin.

On ne peut toutefois évoquer le XIIe siècle sans y inclure l'autre phénomène littéraire que fut la littérature courtoise. Le genre courtois débuta avec la poésie lyrique qui vint s'imposer rapidement en concurrente des poèmes épiques. Cette rivalité littéraire suivit l'élan politico-culturel déclenché par les duchés et comtés de France à l'encontre de l'hégémonie liturgique répandue par la dynastie capétienne.

*The Capetians emphasized the superiority of royal power, by conscious reference to the Carolingian past and the form of the new coronation liturgy. It is not surprising that the territorial princes felt a need to balance the ascendancy of the austere Parisian court, with the European center of theological inquiry at its very gates, by their own patronage of secular and chivalric culture. In the early twelfth century, William IX of Aquitaine (grandfather of Eleanor) patronized the troubadours. (Duby 196)*

Le sud de la France devint donc une pépinière de talents pour la poésie courtoise. Les troubadours se multiplièrent en quelques années dans les cours des seigneurs et princes. Dès la seconde moitié du XIIe siècle, ils furent imités par les trouvères dans le nord de la France, et notamment à la cour de Champagne où vécut Geoffroi de Villehardouin. Michel Zink, dans un de ses ouvrages sur la littérature médiévale, souligne que la cause et le symbole de l'expansion de l'esprit courtois (*fin'amor*) fut le mariage en

1137 d'Eléonor d'Aquitaine au roi Louis VII le jeune, et après sa répudiation en 1152, au roi d'Angleterre Henri II Plantagenet (Zink 43). Une des filles d'Eléonor et de Louis, Marie de Champagne, devint la protectrice d'Andreas Campellanus – auteur du Tractatus de Amor (1184) – mais surtout de Chrétien de Troyes. L'esprit courtois s'exprima aussi par le roman, une nouvelle forme littéraire qui apparut vers le milieu du XIIe siècle. Le roman fut le premier genre littéraire médiéval destiné à être lu, et non chanté comme les chansons de geste ou la poésie lyrique des troubadours et trouvères.

A ses débuts, le roman avait pour unique fonction de relater des faits historiques sans les teinter de quelque fiction. Plusieurs adaptations et traductions d'oeuvres latines furent entreprises. Parmi les plus célèbres, on notera Le Roman d'Alexandre (1130), Le Roman de Brut (1155) et Le Roman de Thèbes (1155) dont les auteurs étaient des clercs habiles en lecture et traduction latines. On le dénomma roman car ces oeuvres n'étaient autres que des mises en roman, soit des traductions de textes latins en langue romane. Au fur et à mesure de son évolution, ces clercs commencèrent à broder ces oeuvres selon leur bon vouloir, en les adaptant de manière anachronique à leur propre civilisation, "réduisant le rôle joué par la mythologie lui substituant un "merveilleux" fondé sur la magie ou la nécromancie" (Zink 51).

Tout en renonçant à la source antique, le roman, souligne Michel Zink, renonce également à toute vérité historique et dut se chercher une autre vérité, une vérité symbolique alimentée par les valeurs de la chevalerie et de la religion, ces mêmes valeurs qui guidèrent Villehardouin et ses compagnons tout au long de l'expédition vers Constantinople. La nouvelle quête d'une vérité et la création de ce nouveau monde avec ses nouvelles valeurs et modes de conduite fut en grande partie le travail de Chrétien de

Troyes dont le talent illustre établit un nouveau modèle qui perpétua le roman arthurien et sa quête pour une signification. La seule certitude que l'on ait sur Chrétien de Troyes est qu'il était en contact avec les Cours de Flandres et de Champagne (où vivait Villehardouin). Le Chevalier à la Charette (1177 – 1181) fut écrit à l'instigation de Marie de Champagne à qui l'oeuvre fut dédiée. Le monde de Chrétien est un monde atemporel, un monde de signes et de symboles, un monde pluriel où rien a un sens et tout a un sens. "L'oeuvre de Chrétien propose une autre sorte de réalité, de signification. Il ne prétend pas détenir la Vérité mais une vérité, une interprétation révélée par son histoire" (Zink 54). Les aventures des héros de Chrétien symbolisent à la fois la cause et le résultat de son évolution. L'aventure physique ou extérieure – exploits guerriers, épreuves physiques et dangereuses dressées sur le chemin de sa quête – est simultanément la source et l'image d'une aventure intérieure. Le paladin errant est une invention presque entièrement de Chrétien de Troyes. Il incarne les vertus les plus nobles de la nature humaine: preux, noble de coeur et d'esprit, pieux et miséricordieux, habité d'un sens de l'honneur exemplaire.

C'est donc au sein d'un contexte culturel progressiste que le chevalier Geoffroi de Villehardouin passa une grande majorité de sa vie. Le nom de Villehardouin apparaît pour la première fois dans la liste des vassaux du comte de Champagne vers 1170-1179 (Dufournet 5). Il devint un serviteur dévoué des comtes de Champagne ce qui lui valut la promotion de maréchal en 1185. Il prit part à la troisième croisade en 1187 aux côtés du comte Henri II de Champagne. Après une longue captivité en territoire sarrasin, il revint en France en 1194 et assista Marie de Champagne et son fils Thibaud à régir leur domaine. Chrétien de Troyes, alors protégé de Marie, composa pendant ces années Erec

et Enide et, comme on l'a déjà signalé, le Lancelot, l'histoire d'Yvain ou le chevalier au lion, et Le Conte du Graal. En vivant à la cour, Villehardouin ne pouvait que s'imprégner des philosophies et des préceptes défendus par le milieu de ses nobles suzerains. Est-il risqué de spéculer sur l'inévitable influence et modelage des courants de pensée ou littéraires de l'époque sur la personnalité du maréchal de Champagne et de ses compagnons? A-t-il puisé son lyrisme épique dans l'encre des nombreuses chansons de geste et dans le mythe carolingien? S'est-il enquis lui-même d'une quête personnelle en choisissant d'écrire La Conquête de Constantinople? A l'image des oeuvres de Chrétien de Troyes, la chronique de Villehardouin n'est-elle point le récit d'exploits de preux chevaliers (dont Villehardouin lui-même)? N'est-elle point l'aventure héroïque, sur fond de piété exacerbée, de paladins en quête du salut divin et de leur repos intérieur? Au delà des motivations politiques, psychologiques ou intérêts personnels des chefs de la croisade – telles que nous les ont exposées Riant, Faral, Dufournet et tant d'autres – ne doit-on pas aussi chercher au coeur même du texte les signes révélateurs des prédispositions mentales des croisés qui auraient pu aussi expliquer la tournure des événements pendant la quatrième croisade?



## TROISIÈME PARTIE

### LES MODES ÉPIQUES DE LA CHRONIQUE ET LEUR SIGNIFICATION

#### Introduction

Sous le titre de La Conquête de Constantinople transparait une chronique énigmatique dont on a d'ores et déjà signalé l'importance; une chronique où l'on devine le rêve héroïque et brutal de conquérants animés par la gloire de la Chrétienté, l'honneur...mais aussi l'appât du gain. Compte tenu de la toile de fond historico-culturelle brièvement esquissée dans la section précédente, il s'agit à ce stade de s'investir dans le texte lui-même afin d'en dégager ne serait-ce qu'une partie de son énigme.

Ainsi que Roland Barthes le propose dans S/Z, des segments textuels de la chronique seront découpés, stratifiés "comme une partition inscrite sur plusieurs registres, radiographée, 'écoutée' au sens freudien de ce mot" (28). En d'autres termes, c'est le choix de passages et la reconnaissance de segments linguistiques permettant une lecture sémiologique et par conséquent une pluralisation de la critique textuelle. A ce titre, les segments textuels ont été choisis librement pour le but de cette recherche et ne représentent pas nécessairement la tendance universelle du récit. La radiographie de ces passages contribue cependant à déployer la panoplie de facteurs complémentaires à l'interprétation du comportement de Villehardouin et de ses compagnons. Ces facteurs composent des unités différentielles de significations qui se définissent comme *sèmes* en sémiologie. Cela présuppose, comme nous l'avons expliqué préalablement dans cette étude, une fragmentation du récit et la reconnaissance d'une unité de lecture (*lexie*) déterminée par la fréquence de connotations dans certains lieux du texte. "C'est une

analyse structurale du récit qui amène à la science du texte, à la fissuration du savoir dissertatif, l'ensemble de ces activités prenant place dans l'édification (collective) d'une théorie libératoire du signifiant" (Barthes S/Z 10).

Cette analyse du récit se conduira à partir de l'enveloppement d'un volume sémantique caractérisé par le mimétisme lexical et structural de Villehardouin vis-à-vis de la tradition littéraire de l'épopée. Ce mimétisme est déterminé, comme on le verra dans le chapitre suivant, par des emprunts lexicaux et syntaxiques à l'écriture des chansons de geste. L'articulation de la voix épique nous permettra ensuite d'accéder à l'aspect mythico- historique qui sera le deuxième point de focalisation de cette étude; un aspect fixé par le langage exalté du chroniqueur, et connotant ainsi l'élan homérique inhérent au mythe de la croisade qui se développa en France au XIe siècle. Enfin, elle révélera également la dimension mythique de Constantinople que lui attribuèrent son opulence légendaire.

Il convient effectivement d'évoquer sans hésitation l'appétence fiévreuse des chrétiens pour l'or de Constantinople même si Villehardouin n'osa s'attarder trop longtemps sur la question de leur convoitise. Nous verrons tout de même que le maréchal de Champagne laissa échapper au travers de ses références lexicales une admiration virulente à l'éclat des brillances byzantines. La récompense des croisés pour leurs efforts et leur engagement solennel envers Dieu se solda par l'attribution de Byzance, symbole de l'opulence et du pouvoir, ultime gratification et gloire suprême au même titre qu'une place au paradis.

Du volume sémantique de l'épopée présent dans la chronique de Villehardouin transparaissent ce que Jean- Charles Payen définit comme des "interférences" (Payen

199). En d'autres termes, l'étude de mots, de locutions ou de syntagmes épiques nous conduira à mettre en évidence les tendances de Villehardouin à utiliser dans sa chronique des topoï originellement et traditionnellement réservés à la chanson de geste. En quoi ces interférences signalent-elles chez le chroniqueur une soumission du maréchal champenois à la grandeur mythique de l'épopée qui galvanisa les mentalités du XIIe siècle? C'est en plongeant précisément dans le texte lui-même que l'on parviendra à dégager cette inclinaison à l'élan épique dans la quatrième croisade tout en y discernant ainsi les sèmes récurrents de l'héroïsme, de la prouesse, de la piété sans bornes, de la gloire et de la convoitise. Cet élan épique précisément n'est-il pas préposé à représenter l'innocence collective du langage de Villehardouin afin d'en simuler une réalité bien moins héroïque?

## CHAPITRE VI

### Le Lexique de l'épopée chez Villehardouin: le mimétisme lexical et syntaxique du chroniqueur et sa signification

La chronique de Villehardouin est à la fois apte à transporter et à émerveiller son lecteur. Fidèle à la tradition épique, elle libère l'imagination tout en restant parfois rigoureusement prosaïque de par sa vocation historique. Ian Short, dans sa préface à La Chanson de Roland affirme que "Le propre de l'épopée est d'étancher la soif de rêve qui est celle de chacun et de valoriser la communauté dans la durée et dans la continuité de son histoire" (6). Parmi les variations sur le thème épique, la chronique de Villehardouin s'impose comme une forme innovatrice de l'épopée en marquant les débuts de la prose. Quel que soit l'angle sous lequel on l'examine, la chronique nous émeut d'abord par sa grandiosité et son extraordinaire, puis elle nous laisse perplexe par son exagération épique réservée aux chansons de geste et non à la relation "authentique" de faits historiques. Le code épique est une force qui s'empare du texte, l'une des voix dont il est tissé. Le récit de Villehardouin évoque et réinvente de manière nostalgique une série d'évènements tout en exploitant des archétypes dont les origines remontent aux débuts archaïques de l'écriture. Elle véhicule entre autres et surtout un idéalisme national et le fixe dans la mémoire historique collective.

Cependant, avant de déceler les signes mythico-historiques dans le langage de Villehardouin, il convient en premier lieu de noter les signes linguistiques marquants de l'influence épique dans son discours. Une stratification textuelle s'impose initialement afin de se mettre à l'écoute du texte pour ensuite donner un sens aux divers échos qui en

émanent. On choisira les termes de mimétisme lexical et structural pour se référer à l'emprunt linguistique que fait le chroniqueur auprès de la tradition épique. Cette zone de lecture que l'on définira sous le terme de "lexique épique" de la chronique se caractérise par l'emploi de procédés types utilisés dans la chanson de geste tels que les appels au lecteur, les répétitions et les récapitulations.

Les appels aux lecteurs se font l'écho d'une culture de l'oralité alors prééminente à l'époque de Villehardouin. La chanson de geste se rangeait dans cette littérature destinée à une foule avide d'héroïsme. Ils préconisaient l'emploi de l'impératif et impliquaient de ce fait l'audience dans la relation des événements. "*Or oïez une des plus granz merveilles...Sachiez que ils porterent...Or poez savoir, Seignor, que...*" (Villehardouin §70, §76, §104). Les exemples sont nombreux dans la chronique et dénotaient la proportion théâtrale du texte. Cette élocution typique des chansons de geste favorisait une participation active de la part des lecteurs en appelant à leurs émotions les plus vives face aux épreuves et aux prouesses de leurs protagonistes: fascination, horreur, stupéfaction, compassion, autant d'émotions qui ne pouvaient être ravivées et maintenues dans l'audience qu'en retenant toute son attention sur l'action et l'action seule. L'auteur de la chanson de geste ne se lançait point dans des explications exhaustives d'événements et d'actions. Il ne se perdait point dans des digressions psychologiques sur ses héros au risque d'égarer son audience en chemin. L'action devait primer sur toute autre caractéristique du récit et essentiellement sur l'actant.

Le médiéviste français Jean-charles Payen décrit le style épique comme une "composition archaïque, fondée sur une syntaxe simple. Cette composition utilise volontiers l'exhortation à l'auditoire, découpe l'oeuvre en séquences assez courtes qui

correspondent à des périodes de déclamations sans doute suivies d'une pause" (Payen 173).

La structure narrative du récit de Villehardouin revêt ces propriétés syntaxiques comme l'illustre le paragraphe deux de sa chronique:

*Sachiez que la renomée ce cel saint home ala tant qu'ele vint à l'apostoile de Rome, Innocent; et l'apostoile envoia en France et manda al prodome que il preeschast des croiz par s'autorité. Et après i envoia un suen cardonal, maistre perron de Capes, croisié; et manda par lui le pardon tel con je vos dirai.... (§2)*

On remarque avant toute chose la simplicité de la syntaxe qui demeure guère différente des oeuvres les plus anciennes. Le style de Villehardouin n'est point parataxique – puisque chaque proposition est liée à la précédente par une conjonction de coordination – mais l'écriture reste toutefois sobre, carrée, et sans complexité. Bien que le style ne soit pas poétique mais prosaïque, on détecte néanmoins la tendance épique du passage. Entre autres, l'assonance, présente ici sous le son de la voyelle *o*, marque le ton laudatif et répercutant de la voix épique. Ce modèle narratif domine en grande majorité le reste du récit du chroniqueur champenois.

Fidèles eux aussi à la tradition des chansons de geste, les appels au lecteur sont chez Villehardouin "une utilisation habile de la formule épique" (Dufournet 67) et efficace dans sa fonction communicative. Qu'implique donc l'appel au lecteur? Dans le cas de Villehardouin, il s'adresse à son audience et lui demande toute son attention ( et fit surtout appel à son admiration naïve) pour les exploits qu'il relata ou le message glorifié qu'il s'efforça de transmettre. L'emploi récurrent d'impératifs, parsemés dans le texte,

tels que *oïez, poez, sachiez, veïssiez* projette l'action des évènements sous le regard de l'audience de par leur actualisation constante, un emploi grammatical fréquent dans la poésie épique. Payen remarque que "Ce type d'écriture entraîne une priorité de la narration sur la description ou l'analyse psychologique. Le décor dans lequel s'inscrit l'intrigue n'est évoqué qu'à grands traits suggestifs" (176).

De nature prosaïque, la chronique de Villehardouin prend rapidement des formes passionnées, plus communes dans les contes, romans ou épopées, de par l'exagération épique qui en émerge. Ces formes sont suggestives d'un style affecté abusant de grands mots et de formules épiques faciles: *Mult granz, mult sage, mult prodom, or oïez estrange miracle...granz merveille*. Outre les impératifs qui dénotent les appels au lecteur, Villehardouin se complut également dans les répétitions "*Por ce le disoient que ils volsissent que li ost se departist.....icele partie dont vos arrieres, qui voloit l'ost depecier.....et cele partie qui voloit l'ost depecier*" (§47,§48,§49). On ne peut s'empêcher d'associer ce choix syntagmatique au discours formulaire attribué aux chansons de geste. Ces répétitions furent toutefois transcrites plus souvent sous la forme de formules laudatives envers les personnages importants et énigmatiques de la croisade. Par exemple, le doge de Venise Enrico Dandolo est décrit à maintes reprises comme "*mult sage et mult proz*" ou "*mult plorant*" (Villehardouin §15, §25, §31, §33). Les mêmes vertus décrivent le marquis Boniface de Montferrat "*Mult prodom...mult plorant*" (Villehardouin §41, §43). Toutes ces qualités furent autant d'attributs élogieux accordés à Roland, Olivier, et Charlemagne dans la première de nos chansons de geste. Le lexème *prodom*, par exemple, relève des qualités épiques diverses: qualités physiques, morales, sociales et religieuses.

Le chroniqueur aimait mettre en relief la grandeur et les vertus exemplaires de ces grands seigneurs. Ces remarques furtives avaient pour objectif d'égarer le lecteur en suscitant chez lui le rêve plutôt que de lui rendre compte des réalités concrètes. Le drame relaté par Villehardouin se trouva débarrassé de ses particules textuelles les plus solides et de tout commentaire pouvant révéler une ambivalence dans les actions des croisés et un dilemme moral chez le maréchal de Champagne. "Le narrateur intervient surtout pour ponctuer son récit d'anticipations et de rappels. Il ne prend parti que de manière indirecte, ou dans de brèves sentences définitives" (Payen 177). Barthes précise dans *S/Z* que la "dénotation est une vieille déité vigilante, rusée, théâtrale, préposée à représenter l'innocence collective du langage" (17). En laissant les références épiques s'emparer de son récit, Geoffroi de Villehardouin a donné la parole à des "voix off" dont il n'avait le contrôle. La voix de l'épopée devint la force dirigeante de son langage.

Les paroles suivantes sont un autre exemple illustratif de l'articulation dominante de la voix épique: "*Et véez ci le droit oïr, si vos tenez à lui, vos feroiz ce que vos devoiz; et se vos nel faites, nos vos ferons le pis que nos porrons*" (§146). La formule impérative alliée à une syntaxe nettement tranchée produit efficacement l'effet didactique souhaité. La phrase prend de par son contenu épique un ton prédicateur connotant les homélies, les prêches ou les remontrances de la Chrétienté dans ses analyses des passions et des comportements humains. L'écho de l'influence cléricale se répercute sur les parois lexicales et syntaxiques du texte de Villehardouin et connote le comportement mimétique des croisés. Cette nappe significative réapparaît dans le récit comme nous le verrons plus tard.



La voix de l'épopée, c'est aussi celle de la bravoure. La vaillance des figures de proue de la littérature épique était traditionnellement louangée de manière répétitive ainsi que leur sensibilité; La Chanson de Roland en est l'exemple le plus illustratif. "*Carles li magnes ne poet müer n'en plurt. Cent milie Francs pur lui unt grant tendrur e de Rollant merveilluse poür*" (§68). Les chaudes larmes étaient choses communes dans les récits épiques, prouesse et sagesse se devaient d'être alliées à une sensibilité excessive dans l'esprit de l'époque; non seulement la compassion était-elle un trait divin mais aussi permettait-elle de compenser la férocité, la violence, et l'intolérance de ces figures héroïques. Villehardouin sembla avoir tiré bon enseignement de cette méthode puisqu'il introduisit nombre de ses personnages importants – les messagers des Croisés à Venise dont il est lui même le principal émissaire, le doge de Venise, et le marquis de Montferrat - il présenta donc tous ces chefs de la croisade sous les aspects les plus florissants. Il se targua lui même de toutes les vertus après qu'il fût choisi comme l'un des messagers en mission à Venise: "*il envoieroit messages les meillors que il poroeint trover, et donroient plain pooir à aus de faire toutes choses, autretant con li seignor*" (§11). Son lexique prit un ton superlatif et arrogant, signe d'extrême confiance, d'attitude impérialiste et de domination; un thème qui se confirme lui aussi dans le langage de Villehardouin. Ce dernier encensa pareillement Enrico Dandolo, le doge de Venise, "*qui mult ere sages et proz*" et son grand conseil "*ere de quarante homes des plus sages de la terre. Et il, par son sens et par son engin, que il avoit mult cler et mult bon...*" (§31). Enfin, lorsque Villehardouin recommanda le marquis de Montferrat pour succéder à Thibaud de Champagne à la tête de la croisade, il le para des plus dignes vertus: "*est mult prodom et uns des plus proisiez qui hui cest jor vive*" (§36). Tous ces personnages

exceptionnels (y compris le chroniqueur lui même) possédaient des qualités au plus haut degré à l'image d'un empereur légendaire, d'une figure de proue du patrimoine mythique, voire même de Dieu "*Merveilus hom est Charles....Itels est sis curages, jamais n'ert hume ki encuntre lui vaille*" (Chanson de Roland §28). *Mult sage, mult proz, mult cler et mult bon* sont autant de syntagmes significatifs de l'appel épique du langage. On sent une nouvelle fois que le chroniqueur était gouverné par son héritage culturel. Le lexème *mult*, qui donne une connotation superlative à tous les mots qu'il modifie, revient quasiment dans chaque paragraphe de la chronique, placé soit devant un adjectif, soit devant un adverbe. Sémiologiquement, ce lexème désigne, au delà de son objet superlatif, une série d'attributs mélioratifs qui marquent la race altière des personnages.

Il faut tirer deux aspects importants de cette tendance au mimétisme lexical et structural du style épique. Premièrement, le chroniqueur médiéval démontra au travers de son choix linguistique et stylistique son enthousiasme pour la grandiosité dramatique. Short observe que "Le souci de la répétition et de la symétrie président à la mise en pratique du discours épique au niveau du micro-texte (répétitions d'épithètes, de formules)..." (15). Deuxièmement, il n'est guère risqué d'affirmer que Villehardouin suivit habilement les influences littéraires de son siècle et sut rendre à sa chronique la dimension épique souhaitée. La soumission du chroniqueur à la tradition littéraire du XIIe siècle connote ce que nous avons dénoncé au début de cette étude comme étant la perte de contrôle de l'écrivain. Rappelons que, selon Barthes, l'auteur n'a pour seul pouvoir celui de faire de l'amalgame d'écrits existants et de les réunir ou de les redéployer (Selden, Widdowson & Brooker 66). L'exemple de Villehardouin est éloquent dans ce sens puisque s'agissant de la narration de sa Conquête de Constantinople, on voit

revenir l'emploi réitéré des mêmes procédés stylistiques, mais aussi maintes fois les mêmes scènes stéréotypées de conseils, d'ambassades, d'affrontements, de batailles et de louanges des grands seigneurs. Toutes ces formules confèrent au texte de larges inflexions incantatoires illustrées par exemple dans ce passage de la chronique:

*Maintenant li six messages s'agenoillent à lor piez mult plorant; et li dux et tuit li autre s'escreverent à plorer de la pitié, et s'escrierent tuit à une voiz, et tendirent lor mains en halt, et distrent: "Nos l'otrions, nos l'otrions!" Enqui ot si grant bruit et si grant noise, que il sembla que terre fondist. (§32)*

Le ton langoureux signalé par les pleurs des uns, la pitié des autres et la portée de ce vacarme émotionnel perpétuent le souci du drame chez le narrateur. *Mult plorant, pitié, mains en halt, si grant bruit, si grant noise* signalent l'exagération épique, un appel désespéré à la sensibilité ou à l'émotivité de l'audience. On sent Villehardouin lui-même prisonnier de ses émotions, trahissant sa propre faiblesse émotionnelle par le biais de son langage.

Enfin, on notera brièvement l'emploi récurrent de termes récapitulatifs dans la chronique tel que *ensi*. Le maréchal de Champagne conclue souvent, avec une certaine hâte, un évènement, une action ou une description. Le procédé est aussi un procédé épique et apparaît la plupart du temps dans la dernière phrase des paragraphes. "*Et ensi se tindrent quoi devant lor lices...*" (§178) ou "*Ensi s'en vint devers l'ost...*" (§179): cette tendance récapitulative, confirmée par maints usages du terme *ensi* dans le texte, caractérise le style archaïque ou expéditif du chroniqueur.

L'alliage de tous ces composites syntagmatiques utilisés par Villehardouin – tels que nous les avons décrits ci-dessus - forment le volume sémantique prééminent de l'épopée dans la chronique, une lexie primordiale dans l'appréciation de ce texte médiéval. Derrière le signifiant épique se dissimule en effet toute une coutume médiévale énigmatique aux yeux des lecteurs contemporains.

De ces portraits idéalisés des personnages importants de la quatrième croisade (Dandolo et Montferrat) se dégagent non pas une profondeur psychologique, mais un collectif paradigmatique. Par exemple, les syntagmes épiques de Villehardouin empruntèrent à l'épopée le concept de *figure type* au lieu de personnage. On notera effectivement, dans les descriptions laudatives du doge et du marquis, le manque de traits de caractère de ces protagonistes qui sont uniquement dépeints au superlatif. "L'action prime si bien l'actant dans l'épopée que le personnage n'a guère la possibilité de revêtir l'épaisseur et la cohérence psychologiques que l'on reconnaît encore aujourd'hui comme indispensables à la caractérisation littéraire" (Short 16).

L'exagération épique, dans le descriptif des personnages souvent poussé à son paroxysme, évoque leur transparence et les rend difficiles à saisir dans leurs motivations que Villehardouin s'est bien gardé d'expliquer. Les historiens<sup>1</sup>, qui se sont penchés sur la question des desseins personnels notamment de Montferrat et de Dandolo, les ont accusés sans ambage d'avoir tissé la toile dans laquelle les croisés se trouvèrent prisonniers, à la merci des ambitions politiques et personnels de ces seigneurs *mult proz et mult sage*.

La stratification de l'univers textuel épique de Villehardouin démontre le déploiement d'une série de signifiés faite de paraître et de faux-semblants qui puisent leur raison d'être, avant tout dans le manque de crédibilité et d'authenticité qui se dégagent

---

<sup>1</sup> Voir première partie, chapitre 2 & 3

des descriptions épiques, mais peut-être aussi dans le conflit moral du narrateur, un autre thème sur lequel nous porterons un regard plus approfondi ultérieurement.

L'observation de Ian Short sur la psychologie superficielle du personnage épique amène à l'interprétation de cette convenance linguistique chez Villehardouin comme un moyen d'évincer habilement les explications derrière les agissements de figures controversables. Sa préoccupation fut avant tout la préservation de l'image héroïque générée efficacement par les lexèmes et syntagmes épiques dont la résonance parcourt la crête du texte. Jean-Charles Payen désigne cette résonance comme une voix collective qui "se fait entendre sans cesse, d'un bout à l'autre, sous forme de chœur ingénu et actif à la gloire du choix le plus chevaleresque" (177). Ainsi, Villehardouin ne s'est point conformé à la stricte chronologie des événements – comme le voudrait tout récit historique – mais il choisit au contraire d'être fidèle à l'épopée, l'unique moyen de conserver la grandeur sans reproche des stratèges de la quatrième croisade ainsi que leur crédibilité (et celles du chroniqueur) auprès de l'audience.

Prenons l'exemple suivant: à en croire Villehardouin dans sa chronique, ce n'est pas de propos délibéré que les croisés marchèrent sur Zara et Constantinople au lieu de s'embarquer pour l'Égypte. Comme le remarque Edmond Faral, "le vieux chroniqueur conte, sans plus, et toutes ses explications consistent en son récit même, qui est une relation des plus simples, d'apparence presque naïve" (530), d'où les descriptions réductionnistes des personnages. Les conclusions de nombreux historiens accusèrent les croisés d'avoir été entraînés hors de leur but initial de *Jerusalem reconquerra*, non point par la force des circonstances comme le laisse supposer Villehardouin, mais par des hommes puissants dont les desseins politiques et économiques transcendaient toute autre

préoccupation. La controverse fut ainsi établie autour de Enrico Dandolo, le marquis de Montferrat, et Geoffroi de Villehardouin lui-même. Dans un essai comparatif de Robert de Clari et de Geoffroi de Villehardouin, l'historien français Albert Pauphilet souligna qu'un projet de diversion sur Constantinople existait bien avant même l'arrivée des croisés à Venise. Une entrevue avait pris place en Allemagne entre le Pape Innocent III et le jeune Alexis, fils de l'empereur destitué de Constantinople et nouveau prétendant au trône byzantin.

*Cette entrevue de Noël 1201 fut d'une importance décisive. Boniface de Montferrat était dès ce moment le chef reconnu de la croisade. Le jeune Alexis était en occident depuis le printemps; il avait vu Innocent III et lui avait fait certaines promesses, concernant l'union des deux églises, pour le cas où il remonterait sur le trône. Le sujet, et l'influence sur les événements ultérieurs, d'une conversation entre le chef des croisés Boniface de Montferrat et Alexis, dont les visées sur Constantinople étaient d'ores et déjà certaines, ne peut faire de doute pour personne. Pour qui connaît ce fait, il est impossible de croire que seule une suite de circonstances ait fini par amener les croisés sur le Bosphore. (560)*

Pauphilet observa toutefois un fait important: c'est que Robert de Clari eut connaissance de l'entrevue alors que Villehardouin n'en souffla mot.

Dans sa chronique, Clari écrivit que Boniface de Montferrat aurait fait la révélation suivante:

*Seigneur, je fui antan au Noel (1201) en Alemaingne, a le court mon seigneur l'Emperour Illueques si vi un vaslet qui estoit freres a le femme l'empereur d'Alemaigne. Chus vasles si fu fius l'empereur Kyrzac de Coustantinoble, que uns siens freres li avoit tolu l'empire de Coustantinoble par traison. Qui chu vaslet porroit avoir – fist li marchis – il porroit bien aler en le terre de Coustantinoble et prendre viandes et autres choses, car li vaslés en est drois oirs. (§XVII)*

Si Clari a su ce fait, il est inimaginable que Villehardouin l'ait ignoré lorsqu'on sait le rôle prépondérant qu'il joua dans l'élection du marquis de Montferrat comme chef de la quatrième croisade. Pauphilet argua que les mots de Clari "achèvent de prouver que c'est volontairement, et parce qu'il en mesurait la portée, que Villehardouin a passé sous ce silence cette entrevue révélatrice de Noel 1201" (561).

En vue de cela et de notre thèse, le chroniqueur champenois n'avait aucune raison de se lancer dans des explications exhaustives compte tenu de la structure littéraire de sa chronique. A la différence du roman historique médiéval – dont l'unique ambition était la relation authentique de faits historiques et leurs véritables fondements (Roman de Troie, Roman de Thèbes, "l'épopée, souligne Short, est essentiellement constatation, confirmation, et célébration à l'échelle de la collectivité" (16), et c'est ainsi que Villehardouin raconta la quatrième croisade. Les personnages de Villehardouin exhibent des attributs de héros épiques, hommes d'action et de décision, qui restent toutefois subordonnés, en surface, à la destinée de la communauté nationale et chrétienne dont ils sont les représentants. Le superlatif demeure toujours le choix lexical de prédilection dans le discours de Villehardouin lorsqu'il est amené à présenter ses compagnons ou ses

suzerains: “*Seignor, li baron de France li plus halt et li plus poesteif nos ont à vos envoie; si vos crient merci, que il vos preigne pitié de Jerusalem qui est en servage de Turs, que vos por Dieu voilliez lor compaignier à la honte Jesu-Crist vengier*” (§27). Le superlatif renforce certes le caractère preux des croisés mais l'écho héroïque résonne plus fort dans les syntagmes *crient merci*, *preigne pitié*, *servage*, et *vengier*. Cet arrangement lexical est adroit sur un plan purement syntaxique puisque le premier écho incantatoire émane du verbe *crier* qui suscite l'intensité excessive de la reconnaissance des croisés, une intensité à la hauteur du *servage* de Jérusalem. Dans ces mots se dévoilent la passion ou l'ardeur émotionnelle des croisés, une ardeur confirmée par le verbe *vengier* qui libère, de par sa signification, des sentiments de rancune et des envies de châtiement. Cette phrase se présente comme un ordre lexical logique et convainquant dont les locutions produisent une réverbération héroïque dans la structure du texte. L'héroïsme est non seulement suggéré par le superlatif, mais aussi par le caractère justifiable que prend la vengeance puisque qu'elle serait conduite au nom de Dieu.

Dans le texte, Montferrat, Dandolo, et Villehardouin sont tous conditionnés par la force épique à laquelle le chroniqueur fit appel dans la relation de son récit. Ils incarnent tous une gamme de qualités héroïco-féodales que l'on retrouve chez Roland, Olivier, ou Charlemagne, sans toutefois revêtir une profondeur psychologique notable. Les événements ne manquent pas dans la quatrième croisade où le vieux doge et le marquis de Montferrat furent présentés comme des figures de proue de la noblesse chevaleresque, mettant leur sens farouche de l'honneur et leur dévouement sans bornes au service de la Chrétienté, sans oublier le dosage de sagesse classique traditionnelle. Par exemple, le



portrait que fit Villehardouin de Enrico Dandolo lorsque celui-ci prit la croix avec d'autres Vénitiens trahit l'élan épique de l'auteur au détriment de la réalité:

*Mult ot illuec grant pitié del pueple de la terre et des pelerins, et mainte lerne plorée, porce que cil prodom aüst ci grant ochoison de remanoir; car viels home ere; et si avoit les ialz en la teste biaux, et si n'en veoit gote; que perdue avaoit la veue par une plaie qu'il ot el chief. Mult par ere de grant cuer Ha! Cum mal le sembloient cuil qui à autres porz estoient alé por eschiver le peril. (§67)*

Nous avons là une description élogieuse, nourrie de compassion, à laquelle l'audience ne pouvait qu'être sensible. Cette description est portée par des syntagmes épiques tels que *mult ot illuec grant pitié del pueple de la terre* ou *mult par ere de grant cuer*. On peut même détecter dans la locution *car viels home ere* l'image du vieux Charlemagne à la barbe blanche de La Chanson de Roland. Villehardouin fit une nouvelle fois preuve de génie en exposant au premier plan les tares du doge de Venise, soit son âge avancé (plus de 90 ans) et sa cécité, dans le but d'occulter les véritables intentions de Dandolo. Comment un homme affligé de telles souffrances et de si grand coeur pouvait-il être l'un des stratèges sans scrupules derrière la quatrième croisade? Et pourtant, en acceptant de prendre la croix, le doge de Venise recevait en contrepartie la moitié des conquêtes faites par les croisés.

Les objectifs du doge furent eux aussi établis bien avant l'arrivée des croisés à Venise. Charles Diehl fit part de ses propres observations quant aux circonstances politico-économiques qui conduisirent le doge à devenir l'instigateur de l'expédition sur Zara et Constantinople: "It has been asserted that the Venetians, who were bound by

treaties with the Sultan of Egypt and did not wish to compromise their commercial interests, were from the first hostile to the expedition and sought means to diverting the crusaders from their path, thus betraying Christendom” (416). Il semble que le contrat de 1201 signé entre le doge et les croisés – allié aux ambitions d’Alexis, d’Innocent III et de Boniface de Montferrat – fût une coïncidence fortuite qui fit les affaires de tout le monde excepté la communauté chrétienne de Jérusalem.

Au contraire de Villehardouin, Robert de Clari ne s’est point noyé dans des formules élogieuses surtout lorsqu’il s’agit du doge de Venise. Même si Dandolo est initialement *mult prodom* aux yeux de Clari, il se révéla bien vite sous un jour plus humain lorsqu’il constate que les croisés ne peuvent payer leurs dûs aux Vénitiens qui avaient construit et appareillé une flotte pour les besoins de la croisade en Orient. La réaction du doge, selon Clari, fut clairement différente de celle décrite dans la version de Villehardouin:

*Seigneur, fist il, vous nous avez mal baillis, car si tost comme vo message eurent fait convent à moi et à ma gent, commandai-je par toute ma terre que nuls marchant n’alast marchander, ains aidast à apareiller ceste navie, et il y ont puis tous jours attendu, ne n’y gagnierent rien passé à un an et demi. Ains y ont molt perdu. Et pour ce veulent mes hommes, et je aussi, que vous paieez les deniers que vous nous devez. Et se vous einsi nel faites, sachiez que vous ne vous movrez de ceste isle devant là que nous serons païé, ne ne troverez qui vous port ne que boire ne que mangier*  
(Clari §XI)

Notons en premier lieu l'absence de formules incantatoires chez Clari. Le langage est un peu plus élaboré, moins sobre et moins carré. Les phrases sont plus longues et plus explicatives. Les syntagmes et locutions demeurent simples et objectifs, dénués de connotation séduisante vers une dimension ultérieure du langage. En aucun cas Clari n'appela-t-il à la sensibilité du lecteur/auditeur envers la cécité et la vieillesse du doge. Au contraire, il jugea plus important d'éclairer son lecteur des diverses facettes des personnages qui menèrent la croisade. La préoccupation héroïque était secondaire chez Clari qui, en tant que petit chevalier sans pouvoir de décision, n'eut certainement pas autant à se reprocher. Le texte de Clari – illustré par l'exemple précédent – nous permet de préciser que Geoffroi de Villehardouin démontra son propre servage envers le discours épique et fit de cette corruption linguistique la force dominatrice de son texte. L'idéalisation littéraire de sa chronique devient évidente car le typique l'emporte sur la nature humaine. Le typique, ce sont ces descriptions incantatoires et élogieuses rendues par les syntagmes et lexèmes épiques cités préalablement: répétitions, reprises, apostrophes laudatifs etc. Le mimétisme lexical et structural n'est plus à démontrer chez Villehardouin et détermine son génie. A l'image de la chanson de geste ou de l'épopée, sa chronique présente des lacunes et des incohérences à notre avis délibérées, ces tares linguistiques étant le résultat irrévocable du choix d'un style archaïque. On doit voir dans ce choix lexical et syntaxique le signe d'un détournement de l'attention de l'audience de la part du chroniqueur. Short observe que l'un des traits de l'épopée est que "devant des actants qui n'expriment pas volontiers leurs intentions et n'analysent que rarement les conséquences des événements qu'ils subissent ou qu'ils créent, le lecteur sera tenté, à l'exemple de l'auditeur médiéval, de concentrer son attention sur l'action"

(Short 17). La voix de l'épopée est précisément ce qui rend le langage de Villehardouin innocent et peu crédible quand il s'agit d'apprécier les personnages et les événements à leur juste valeur.

Outre le sentiment de dépaysement teinté parfois de romantisme que la lecture de la chronique nous procure au travers de son ardeur à l'héroïsme, nous ne manquons pas, en tant que lecteurs modernes, d'apprécier les nombreuses possibilités d'interprétation qu'elle nous offre. Prenons par exemple la dialectique ou le jeu des oppositions, maintes fois utilisés dans l'étude de la Chanson de Roland par exemple. Le réseau de bipolarités classiques (héros/vilain, guerre/paix, fidélité/trahison, bien/mal...) émergent du texte de Villehardouin à plusieurs reprises, et ce sur le même schéma que le poème épique. Une illustration de ces oppositions binaires est l'épisode où les croisés montrèrent le jeune Alexis - nouveau prétendant et "héritier légitime du trône byzantin" - au peuple de Constantinople dans le but de le convaincre que le présent empereur – Alexis I – était un traître et usurpateur. Villehardouin infère dans la relation de cet événement que le choix des Grecs déterminerait leur salut ou leur damnation.

*Véez ici vostre seignor naturel; et sachiez nos ne venîmes mie por vos mal faire, ainz venimes por vos garder et por vos defendre, se vos faites ce que vos devez. Car cil cui vos obéissiez cum à seignor, vos tient à tort et à péchié, contre Dieu et contre raison. Et bien savez con il a desloiaument ovré vers son seignor et vers son frère, que il li a les els traiz, et tolu son empire à tort et à péchié. Et véez ci le droit oir; se vos vos tenez à lui, vos feroiz ce que vos devroiz; et se vos nel faites, nos vos ferons le pis que nos porrons. (§67)*

Le souci de l'antithèse chez Villehardouin transparait de ce passage où l'on remarque plusieurs oppositions binaires mentionnées auparavant. Les Grecs furent rappelés à l'ordre par les croisés chargés de les remettre sur le droit chemin "*por vos garder et por vos defendre*" L'implication est éloquente puisqu'elle présente Villehardouin et ses compagnons comme les messagers de la raison divine et les Grecs comme les pécheurs devant se repentir (en choisissant le bon empereur) afin d'obtenir la miséricorde des croisés, et par conséquent celle de Dieu. "*..vos feroiz ce que vos devoiz...et se vos nel faites, nos vos ferons le pis que nos porrons*" La fidélité des Grecs fut contestée, et par conséquent, ils devinrent automatiquement des traîtres aux yeux de la Chrétienté si leur choix n'était pas "raisonnable" En obéissant à un empereur qui "*a desloieaument ovré envers son frère et son seignor*" (image de l'anti-héros), les Grecs étaient les vilains de l'histoire et incarnaient ainsi le mal. La manoeuvre de Villehardouin fut une nouvelle fois habile. Ce procédé de l'antithèse – une caractéristique classique de la littérature épique – prouve son efficacité auprès du lecteur de l'époque, friand de confrontations entre les forces du mal et du bien (le bien l'emportant toujours car guidé par la raison divine), mais il démontra encore le génie du chroniqueur qui justifia pro-activement les atrocités à venir pendant le siège de Constantinople "*nos vos ferons le pis que nos porrons*", et renforça par la même, le profil héroïque de ses compagnons et de lui-même. La menace était claire et sans détour dans cette phrase. On se souviendra des vers de la Chanson de Roland:

*Li empereres (Charlemagne) se fait e balz e liez*

*Cordres ad prise e les murs peceiez,*

*Od ses cadables les turs en abatiéd*

*Mult grant eschech en unt si chevaler*

*D'or e d'argent e de guarnemenz chers.*

*En la cité n'en ad remés paien*

*Ne seit ocis u devient chrestien (La Chanson de Roland §8)*

Sémiologiquement, l'espace épique du texte de Villehardouin est en tout point comparable à une partition musicale (Barthes, S/Z 36). On peut voir dans le découpage des lexèmes et des syntagmes épiques (appels au lecteur, répétitions, récapitulations, etc.) un flot sonore en mesure. La voix épique, qui s'empare du texte du chroniqueur, impressionne de par son timbre fort et récurrent et de par les sèmes et les symboles qu'elle présuppose. Derrière cette sonorité, filent les énigmes, le dévoilement et la résolution de ces énigmes. Autrement dit, la force résonante de l'épopée chez Villehardouin dissimule une fugue du narrateur qui, par son choix narratif, s'évita de donner aucune explication ou résolution d'énigmes.

De ce fait, bien que le texte du chroniqueur soit par nature réductionniste – tel que nous le démontre la théorie structuraliste et sémiologique dans la première partie de cette recherche – son espace agglomératif n'en demeure pas moins vaste et déterminant, comme l'illustre l'étude en cours, dans l'appréciation du comportement de Villehardouin en tant qu'écrivain de son époque. Par le biais de l'étude des procédés épiques savamment utilisés par le chevalier de Champagne, nous avons amorcé un décodage des divers lieux ou modes culturels (sèmes) de sa chronique et c'est par cette voie que nous accédons à sa polysémie et notamment à l'agglomération mythico-historique de son oeuvre, l'objet de notre attention dans le chapitre à suivre.

## CHAPITRE VII

### Signifiant et signifié mythiques de la croisade

*Le mythe relève d'une science générale extensive à la linguistique, et qui est la sémiologie. (Roland Barthes)*

L'accès à la dimension mythico-historique de la chronique est effectivement possible par le décodage du mimétisme lexical et syntaxique de la tradition épique chez Villehardouin. Ainsi est-on fondé à regarder son texte comme un univers multidimensionnel où le langage représente la surface d'une réalité sous-jacente. Les syntagmes et locutions épiques (signifiants), avidement exploités par le maréchal de Champagne, traduisent son comportement littéraire mimétique et connotent plus particulièrement son héritage culturel; un héritage dans lequel l'écrivain puise inéluctablement son inspiration. En vue de la thématique épique qui transparaît du récit de Villehardouin, il convient de rappeler l'assujettissement de l'auteur à son oeuvre. De fait, en choisissant de relater les événements de la quatrième croisade telle une expédition héroïque, Villehardouin devient l'agent inconscient et le producteur indirect de ses écrits. Le recueil des faits historiques, marqués de la plume du maréchal de Champagne, furent entre autre motivés, non pas par le libre choix, mais par l'influence socio-culturelle au sein de laquelle le chroniqueur évolua.

On se souviendra que, chez les sémioticiens et les structuralistes, le texte n'est qu'un artifice culturel exprimant les valeurs d'un système duquel il émerge. Villehardouin est un sujet que Barthes qualifierait *d'antérieur* à son oeuvre. On se trouve en présence d'un mémorialiste du XII et XIII siècle – dont le moule culturel relève

de la tradition chrétienne et de la production littéraire épique et courtoise – qui se fait le porte-parole d’une époque et d’une société où la justice se déclarait toujours à travers la force, où la victoire était considérée comme un jugement de Dieu, où la fin justifiait les moyens du moment où prévalaient l’honneur féodal, l’honneur familial, l’honneur national et la piété; autant de sèmes qui transparaissent du langage du narrateur.

Il suffit de relire ces quelques vers de la Chanson de Roland afin de déceler la passion et l’agressivité qui caractérisa les croisés, deux émotions déjà signalées dans les mots *vengier*, *crier pitié*, *honte*, et *le pis que nos porrons*.

*Meinent paiens entresqu’al baptistirie*

*S’or i ad cel qui Carle cuntredie,*

*Il le fait prendre o ardeir ou ocire.*

*Baptizét sunt asez plus de cent milie. (La Chanson de Roland §266)*

C’est précisément à la source de ce comportement belliqueux que l’on portera notre attention. Le langage de Villehardouin offre une multitude d’entrées donnant accès aux origines mythico-historiques de l’esprit de croisade. La devise des croisés est à elle seule un voeu d’inspiration mythique tel qu’en témoigne ces quelques lignes:

*“Sire nos somes à toi venu de par hals barons de France qui ont pris le sine de la croiz, por la honte Jesu-Crist vengier et por Jerusalem reconquerre, si Diex le vuelt soffri.” (Villehardouin §18.)* C’est effectivement par ses mots que Villehardouin et cinq de ses compagnons plaidèrent la cause de la quatrième croisade auprès de la République de Venise, des mots d’où transparaissent nationalisme, piété exacerbée, et violence de l’état d’esprit des croisés à l’aube de leur mission; autant de sentiments épiques qui nous



rappellent le dynamisme féroce de Roland à Roncevaux. “*Mult est pesmes Rollant ki tute gent voelt faire recreant e tutes teres met en chalengement*” (*Chanson de Roland* §30).

L’idéal premier de l’épopée est son héroïsme propre aux sociétés et aux castes guerrières, un idéal auquel Villehardouin aspire tout au long de son récit au travers de la sonorité épique de son langage. “L’héroïsme s’inscrit dans une longue tradition qui remonte à l’antiquité grecque et de ses fameux poèmes homériques. C’est dans ces textes épiques que l’on découvre l’étroite parenté entre mythe et épopée” (Short, *La Chanson de Roland* 8).

“*La honte Jesu-Crist vengier*” ne sont pas des mots appartenant à Villehardouin mais à un héritage mythico-historique qui remonte bien avant l’idée de croisade. Les deux lexèmes *honte* et *vengier* amplifient les sons épiques dans le milieu sémantique du texte. Ils signalent la flamme intérieure qui habitait les croisés. Ceux-ci venaient de royaumes qui avaient eu depuis longtemps à combattre la menace de l’Islam car les musulmans les attaquaient dès le VIIe siècle sur leurs propres territoires. De nombreuses conquêtes ont pris lieu au détriment des peuples chrétiens. Ainsi l’Espagne fut elle conquise presque dans son intégralité dès 711-718 et depuis lors la Galice, les Asturies, et les vallées pyrénéennes. Les siècles suivant virent la soumission de territoires italiens divers (Palerme, Messine, Syracuse, et Bari) à la domination musulmane. “Une de leurs bandes était allée – audace et sacrilège inouis – piller à Rome la basilique Saint-Pierre (846)” (Grousset 16).

La riposte chrétienne fut longue à venir. La victoire de Charles Martel en 732 à Poitiers mit certes fin aux ambitions de l’Islam dans les royaumes de France mais ne détermina aucunement la fin de son hégémonie. Il faudra attendre l’arrivée des

Normands et l'implication des républiques maritimes italiennes au XI<sup>e</sup> siècle, comme le souligne René Grousset, qui enlevèrent aux Musulmans une partie majeure de leurs acquisitions dans la péninsule italienne. La reconquête chrétienne de l'Espagne était également amorcée. "C'était bien cette fois une croisade avant la lettre, non seulement, comme on l'a dit, "une croisade à domicile", mais même une entreprise chrétienne internationale....Le monde occidental, sur l'ordre du pape, se précipite à l'assaut de l'Islam. L'idée de croisade est née," (Grousset 18) ainsi que le mythe qui naquit de son idéologie.

Le déshonneur humiliant résultant des invasions de l'Islam et la dégradation infligée par les infidèles sur le peuple chrétien (*la honte*) fit émerger un sentiment d'infériorité dans l'opinion occidentale: l'humiliation du Christ, c'était surtout l'humiliation d'une société féodale où l'honneur et la prouesse prévalaient sur la sagesse ce qui engendra trop souvent la violence et la brutalité avec lesquelles les croisades furent conduites.

Au delà des représailles politiques et militaires, les royaumes de l'occident élaborèrent une riposte idéologique et c'est grâce au pape Urbain II que l'idée de croisade prit réellement jour. Le 27 novembre 1095, au concile de Clermont-Ferrand, Urbain invita tous les chrétiens à prendre les armes pour reconquérir la Terre Sainte mais surtout pour établir le prestige et la domination de la Chrétienté sur l'infidèle. "Avec Urbain II, la Chrétienté répond à l'Islam par une guerre sainte générale. A ce titre, la croisade s'oppose et s'égale vraiment au *djihâd*; on peut dire que la croisade est un *contre-djihâd*", (Grousset 19) dont la devise pourrait être "*por la honte Jesu-Crist vengier et por Jerusalem reconquerre, si Diex le vult soffrir*" (Villehardouin §18).

Dans son livre intitulé The Crusades, Zoé Oldenbourg remarque qu'en positionnant la croisade comme une guerre sainte, celle-ci et tout ce qu'elle implique (violence, convoitise brutalité...) devenaient au regard de Dieu une guerre noble et légitime d'où émaneraient les préceptes de conduite de générations à venir. "Urban may not have known it, but the whole future of Western political thought was contained in this sermon: the use of unemployed and undisciplined military forces toward a common goal, generally acknowledged to be just, and the proclamation of a divine mission imposed on the Christians of the West" (Oldenbourg 41).

C'est en effet dans la triade linguistique *Diex le vuelt*, si souvent utilisée par Villehardouin, que se dissimule l'idée passionnelle de croisade qui suscita une mystique collective tels les concepts de liberté et de nationalité. La volonté divine hante l'écriture du chroniqueur qui ne se prive pas de la faire intervenir dans les épisodes les plus controversables où il eût été sage de conserver l'attention du lecteur sur l'ampleur héroïque des prouesses des croisés. Autre outil convenant du discours épique, le syntagme *Diex le vuelt* apparaît comme une échappatoire ou un bouclier lexical irréductible.

Un exemple frappant de l'appel à la volonté divine est le tollé que suscita à Rome le projet de la prise de Zara par les croisés et les Vénitiens. Le pape Innocent III octroya aux croisés la conquête de Zara non sans protestations vigoureuses. Villehardouin nota à propos des antagonismes que créa cette expédition: "*Or poez savoir, seignor, que si Diex ne amst ceste ost, qu'ele ne peüst mie tenir ensemble, à ce que tant de gent li queroient mal*" (Villehardouin §104). Le ton incantatoire de cet appel au lecteur suggère la diversion habile de Villehardouin qui se réfugie derrière l'absolution divine pour justifier

l'existence d'une armée chrétienne unie s'apprêtant à assiéger des compatriotes chrétiens. Si Dieu avait été réellement opposé à la marche sur Zara, il n'aurait jamais permis la formation d'une armée forte et unie. Le maréchal de Champagne préféra une nouvelle fois la solution simple plutôt que l'explication complexe ce qui laisse à penser que le chroniqueur ait pu avoir des dispositions indécises envers les nouveaux projets de conquête de ses seigneurs. En tant que porte-parole de ses grands hommes, il était de son devoir de leur être loyal et de leur accorder ainsi son support par l'intermédiaire de Dieu. On notera de ce fait que le syntagme *Diex le vuelt* est placé astucieusement sur la partition textuelle de la chronique, libérant aux moments choisis une sonorité mystique.

L'idéologie et la mystique créées à Clermont par Urbain II ont certes suscité un élan spirituel sans précédent; un élan qui répondit au cri de "*Diex le vuelt*" L'élément idéologique introduit par Urbain II procura à l'idée de croisade une pérennité quasi mythique tant par son utopie que par son exagération héroïque. La réalité historique témoigna plutôt de faits de conquêtes et de colonisation. Cependant, le caractère mythique de la croisade est essentiellement notable dans le langage des manuscrits retraçant les croisades comme le démontre la chronique de Villehardouin. La nappe mythique de la croisade se réfugie dans le texte derrière les parois de la sémantique épique du langage. Le lexique héroïque, tel que nous l'avons présenté dans le chapitre précédent, mais aussi le lexique religieux comme *Diex le vuelt* en sont des exemples marquants.

Par conséquent, il convient à ce stade de scruter ce langage afin de dévoiler les pouvoirs influents du mythe sur la narration factuelle de la quatrième croisade. Dans les premières lignes de son récit, Villehardouin lança une propagande persuasive fondée sur

le mythe du salut éternel aux chrétiens les plus méritants: “*Tuit cil qui se croiseroient et feroient le servise Deu un an en l’ost, seroient quite de toz les pechiez que ils avoient faiz, dont il seroient confès. Por ce que cil pardons fu issi granz, si s’en esmurent mult li cuer des genz; et mult s’en croisierent por ce que li pardons ere si granz*” (§2).

On notera d'emblée la répétition de la locution “*pardons ere si granz*”, une répétition lyrique habilement formulée dans le but d'exalter la compassion divine et d'en vanter les mérites comme si le chevalier cherchait à céder à son audience l'idéologie et les motivations derrière la croisade en échange de leur consentement, un autre signe de l'exagération épique. La voix héroïque donne toujours le ton au style prosaïque du chroniqueur. En prenant le signe de la croix, les chevaliers et autres adeptes de la croisade rejoindraient la guerre sainte contre l'Islam et se trouveraient miraculeusement lavés de tous leur péchés.

En rejoignant la cause de la Chrétienté en Terre Sainte, cette armée se liait par un vœu auprès de l'autorité ecclésiastique, et c'est une forme détournée de ce vœu que l'on détecte dans les mots de Villehardouin. En effet, les termes et la structure employés par le chroniqueur présupposent un encouragement quasi propagandiste à l'endoctrinement efficace d'hommes exaltés déjà par l'élan de la foi religieuse et patriotiques des croisades précédentes. Si on se met à l'écoute des termes *servise, seroient quite, péchiez, pardons*, on constate que le vœu était chose sérieuse pour les croisés car il pouvait revêtir un aspect solennel tel que le clerc Etienne de Tournai le souligne en 1160. “A solemn vow he describes as a vow taken publicly at the hands of a bishop, abbot, or priest in a ceremony which is sometimes marked by the imposition of a cross or a sacred relic” (Brundage 83).

A partir du moment où le voeu était formulé, le croisé était irrévocablement lié à la cause chrétienne. La récompense était gracieuse, certes, mais accompagnée d'un cadeau empoisonné. Un clerc anonyme du XIIe siècle écrivit que si un voeu devait être brisé, les conséquences de cet acte seraient plus sérieuses que le péché d'adultère (Brundage 85). L'alternative proposée au peuple par la Chrétienté était guère indulgente: Ne prenez pas le signe de la croix et vivez avec vos péchés au risque de perdre le salut éternel. Ou alors, joignez-vous à la croisade et gagnez une place au royaume du Seigneur après la mort mais soyez maudits si vous brisez votre engagement. Esclaves de leurs péchés, en prêtant serment, ils devenaient esclaves de Dieu. Ainsi était faite la loyauté. Le mythe du salut éternel se gagnait sous forme de pacte à double tranchant.

Villehardouin clame à deux reprises la miséricorde divine envers ceux qui *se croiseroient*: "*le pardons ere si granz*" La radiographie de cette formule implique, par simple application d'opposition binaire, que le châtiement doit être sans doute à la hauteur de la récompense si les croisés venaient à transgresser leur voeu. Le sentiment excessif d'obligation envers la Chrétienté et Dieu ne trahit –il point également l'existence d'une éventuelle culpabilité chez les croisés qui pourrait-être aussi à l'origine de comportements excessifs pendant la quatrième croisade? Villehardouin, lui même lié par ce voeu, se doit d'assister au spectacle dégradant de la prise de Constantinople sans toutefois renier son engagement à la cause chrétienne et à ses seigneurs Dandolo et Montferrat (comportement vassalique). On doit voir dans ce dilemme un autre signe éventuel des lacunes et des trous dans son récit, éloquentes de son embarras, parfois de sa honte et de la faiblesse de l'authenticité de son récit.

La dimension mythique de la croisade s'avère fort convenable pour Villehardouin, comme nous l'avons démontré dans le chapitre antérieur, qui s'empresse dès le début d'argumenter la chronique qu'il entreprend de rédiger. Notons d'abord qu'il attaque son récit en apostrophant son audience. "*Sachiez...*" introduit les deux premiers paragraphes de la chronique (Villehardouin §1, §2). La force de conviction, signe du devoir et de l'obligation votive des croisés, transparait du seul fait de l'utilisation de ce procédé lexical et de l'intonation qu'il présuppose. En fait, n'exige-t-il pas ainsi de la part de son audience qu'elle prenne conscience de la récompense suprême que procure la participation à la croisade: "*seroient quite de toz les pechiez que ils avoient faiz*" Par la même occasion, est-on fondé de voir, sous-jacent à cette condition, que ceux qui refusent de prendre le signe de la croix vivront avec leurs péchés jusqu'à la mort et après la mort. Dieu est miséricordieux qu'à partir du moment où l'on se lie à lui par voeu. Le paradigme féodal est ainsi évident tant il rappelle les liens de vassalité qui unissent un chevalier ou tout autre serviteur à son suzerain.

En prenant le signe de la croix, seigneurs, barons, chevaliers, et masses populaires se font les vassaux de Dieu et peuvent donc entrer dans la légende et rejoindre leurs prédécesseurs – Charlemagne, Roland, Richard Coeur de Lion et leurs armées - au Parnasse des héros qui chassèrent les infidèles du royaume chrétien. La purge de tous leurs péchés rapproche les croisés plus prêt de l'Eden et ils assimilent ainsi une grandeur doublement mystique et mythique.

Dans son livre Le mythe et l'homme , qu'il publia en 1938, Roger Caillois affirme que "le mythe appartient par définition au collectif, justifie et soutient et inspire l'existence et l'action d'une communauté, d'un peuple, d'un corps de métier, ou d'une

société secrète” (Caillois 87). Au même titre que le mythe de croisade, lancé par Urbain II en 1095, soutint et inspira l’existence des croisés et de leur mission, ce même mythe justifie, soutient et inspire l’existence de la chronique de Villehardouin. De par la force épique qui le gère, le texte du maréchal de Champagne prend l’allure d’un discours propagandiste dont le souci est, non de relater fidèlement et avec perspicacité des faits historiques importants, mais de prôner l’héroïsme de grands seigneurs et de preux chevaliers qui n’écouteront qu’une seule voix tout au long de leur mission: celle de Dieu.

L’idée de croisade devint mythique le jour où le peuple reconnut une justification pour celle-ci, soit la fonction hautement honorifique et salutaire qu’elle devait prendre en soutenant et inspirant l’existence et l’action de la Chrétienté. Urbain fut le précurseur du mouvement et Villehardouin devint l’un de ses plus efficaces commanditaires comme le laisse transparaître son langage:

*Seignor, acompaignié estes à la meilor gent dou monde et por le plus halt affaire que onques genz entrepreissent; et je suis vialz hom et febles, et auroie mestier de repos, et maaigniez sui de mon cors; mais je voi que nus ne vos sauroit si gouverner et si maistrer com ge, qui vostre sire sui. Se vos vouliez otroier que je preïsse le signe de la croiz por vos garder et por vos enseigner, et mes filz remansist en mon leu et gardast la terre, je iroie vivre ou morir avec vos et avec les pelerins. (Villehardouin §65)*

C’est par ses mots que Enrico Dandolo harangua son peuple lorsqu’il décida de prendre le signe de la croix. A-t-on ici la retranscription exacte des paroles du doge où une relation romanticisée de son discours?...Quoiqu’il en soit, il n’est guère risqué de remarquer une fois de plus le souci de conviction et de justification de la croisade de la



part de Villehardouin. Non seulement l'expédition devint "*la plus halt affaire que onques genz entrepreissent*", mais elle fut surtout conduite par "*la meilor gent dou monde.*" On détecte à nouveau le syntagme superlatif évoquant la grandeur et la splendeur quasi arrogantes à l'image de la cause chrétienne et de la Chrétienté elle-même. L'emploi des formules superlatives "*la plus halt*" et "*la meilor*" suggère l'appétence mythique de ces personnages en quête d'héroïsme et d'une place privilégiée au royaume de Dieu. Leur cause doit prendre une ampleur digne d'une guerre sainte dont l'objectif changea en route. En effet, l'Islam est devenu, dès la première étape de la croisade à Venise, une préoccupation secondaire après la déviation sur Zara. Il n'en demeure pas moins que la nouvelle expédition punitive devait se poursuivre dans la même optique idéologique afin de la disculper des accusations dirigées à son encontre par ses opposants.

La croisade était toutefois lancée à l'encontre de chrétiens, un embarras que le Pape Innocent III n'était point enclin à subir. On remarquera à ce propos que le discours du doge ci-dessus suit immédiatement l'épisode où les croisés – dénués des ressources financières suffisantes pour payer leurs dûs aux Vénitiens – obtinrent un répit de la part de Dandolo en promettant d'aider Venise à recouvrer Zara. Il se dégage de ce choix structural une hypocrisie de Villehardouin qui, conscient de la situation morale embarrassante dans laquelle le doge de Venise avait placé les croisés, s'empressa de rétablir la noblesse et la sagesse suprême du vieux seigneur au travers de ses propos élogieux envers l'armée des croisés. Les mots de Robert de Clari, cités dans le chapitre précédent, sont là pour justifier que Dandolo avait bien plus que des éloges à faire aux Croisés. Le ton du récit de Clari suggère la menace plutôt que le répit: "*Et se vous einsi*

*nel faites (payer leurs dûs)sachiez que vous ne vous movrez de ceste isle devant là que nous serons païé, ne ne troverez qui vous port ne que boire ne que mangier” (Clari §XI).*

L’unique moyen pour Villehardouin de conserver le momentum épique dans sa chronique, après les nouveaux arrangements – était d’alimenter son langage de paroles et d’effets lyriques qui captiveraient la sensibilité de l’audience. Quoi de plus héroïque que les mots d’un vieillard aveugle (Dandolo) qui “*iroie vivre ou morir avec vos et avec les pélerins*” (Villehardouin §65). L’exaltation épique, exprimée dans cette locution, suggère une nouvelle fois la préoccupation excessive du chroniqueur à encenser sans réserve la cause qu’il défend ainsi que les seigneurs qu’il représente. Afin de convaincre de la légitimité de la croisade, et de préserver la dignité et la grandeur homérique qu’il lui associe par le biais de son langage, Villehardouin n’avait d’autre choix que d’éluder toute explication politique ou diplomatique, et surtout toute profondeur psychologique dans les descriptions de ses personnages. L’apparence des événements, et non leur essence, fut le principal souci du chroniqueur. Et c’est par cette apparence lexicale, où flottent le paraître et les faux-semblants signalés par les syntagmes et les élocutions épiques (signifiants), que l’on accède à l’essence du récit où règnent une pluralité de facteurs, de conflits, et de modes socio-culturels inhérents à la psychologie et à la morale des croisés (signifiés).

On notera enfin dans la citation retranscrite ci-dessus le choix du mot “*pelerin*”, une première lexicale dans le récit du chevalier Champenois. Loin de posséder la dimension héroïque jusqu’alors promulguée par Villehardouin, le mot relève d’un choix judicieux de la part du chroniqueur qui – par souci de bonne conscience chrétienne -

accentue le caractère religieux de la croisade; une autre considération faisant appel à la sensibilité pieuse de l'audience de l'époque.

Une fois de plus, Villehardouin fit bon usage de sentiments nobles dans son texte lorsqu'il relata comment Alexis – prétendant légitime au trône byzantin-fut convaincu par ses prétendants de la miséricorde, de l'honneur et de la prouesse légendaire de l'armée de croisés retenue à Venise.

*Sire, véez-ci un ost en Venise près de nos, de la meillor gent et des meilors chevaliers del monde qui vont oltre mer; quar lor crie merci que il aient de toi pitié et de ton père, qui à tel tort iestes deserité. Et se il te volent aidier, tu feras quanque il deviserunt de bouche. Espoir il lor en prendra pitié. (§71)*

On dénote dans ces paroles le mouvement spontané que le vif sentiment épique inspira à Villehardouin: “*De la meilors gent et des meilors chevaliers del monde.*” Le superlatif demeure maître absolu dans le texte (*meilor*) et confirme le paradigme lexical détecté préalablement dans cette étude – soit le procédé épique de la répétition – et connote l'attribut mythico-légitime de l'armée des croisés. Villehardouin s'est assuré que chaque figure de proue de la croisade – Dandolo, Montferrat, Alexis – reconnût, soit par leurs propres mots ou par ceux de leurs plus fidèles serviteurs, la grandeur incontestable de l'armée chrétienne en route pour Byzance. On est tenté d'inférer de cette préoccupation du chroniqueur un comportement calqué sur le modèle chrétien et épique. Ce besoin d'adulation des croisés, ressenti dans le langage de Villehardouin, projette une image merveilleuse et quasi surnaturelle des soldats de Dieu. Dans un autre passage, le narrateur ne se priva pas de les hausser au rang divin:

*La veille de la saint Martin vindrent devant Jadres en Esclavonie, et virent la cité fermée de halz murs et de haltes torz; et por noiant demandesiez plus bele, ne plus fort, ne plus riche. Et quant li pelerin la virent, il se merveillerent mult, et distrent li un as autres: "Coment porroit estre prise tel ville par force, se Diex meismes nel fait." (§78)*

La ville de Zara sera prise ce qui laisse supposer, si l'on en croit les mots de Villehardouin, que les croisés ont sans aucun doute démontré une prouesse optimale digne de demi-dieux. Non seulement leur attribua-t-il (et à lui-même) le rang d'élus de Dieu, mais justifia-t-il aussi leur grandeur et leur puissance en rendant leurs exploits herculéens. Zara se présente aux croisés comme une fortification imprenable. *Halz murs, haltes torz, ne plus fort*: toutes ces élocutions superlatives attestent de l'excès laudatif chez Villehardouin.

Deuxièmement, on est tenté d'inférer, de cette préoccupation par Villehardouin à réhausser la valeur de l'armée des croisés, un autre moyen d'argumenter la déviation de la croisade sur l'empire byzantin. En effet, trois éminences de la plus haute noblesse se sont fait un grand honneur d'accepter de participer à la croisade aux côtés de Villehardouin et de ses compagnons. Il n'y a donc aucun doute quant à la légitimité et à la grandeur d'une telle entreprise.

De plus, cette armée de preux paladins est miséricordieuse et guidée par l'amour de son prochain. A en croire le chroniqueur champenois, la pitié fut le facteur déterminant dans le choix des croisés d'aider Alexis à récupérer la place qui lui revient sur le trône à Constantinople: "*Espoir il lor en prendra pitié.*" Le mot *pitié* est cité deux fois par Villehardouin en l'espace de trois lignes aux côtés du mot *aider*. Le sujet de la

mission salvatrice des croisés– à l’image de la mission chrétienne et de la mission divine – émerge de ces mots et rentre dans le cadre de la structure épique. La miséricorde des croisés reposait sur leur souci de purger toutes âmes corrompues et d’éliminer les individus religieusement et politiquement indésirables. L’empereur en place à Constantinople était considéré comme un traître ainsi que ses adeptes comme nous l’avons vu auparavant. En prenant pitié du jeune Alexis, les croisés s’investirent d’une juste cause puisqu’ils châtièrent des chrétiens, soit, mais des chrétiens infidèles, aussi mauvais que les païens musulmans et pécheurs aux yeux de la papauté à Rome. Nous avons là la panoplie des antithèses classiques de l’épopée: bien/mal, héros/vilain, païen/infidèle...

Villehardouin ne se priva point de nous rappeler encore une fois les vertus des hommes de la quatrième croisade, cette fois au travers des paroles du roi d’Allemagne, Philippe de Souabe, une autre figure de la haute noblesse européenne:

*Seignor, fait li rois, je vos envoieai le frère ma fame; si le met en la Dieu main (qui le gart de mort!) et en la vostre. Por ce que vos alez por Dieu et por droit et por justice, si devez à cels qui sont desherité à tort rendre lor heritages, se vos poez. Et si vos fera la plus haute convenance qui onques fust faite à gent, et la plus riche aïe à la Terre d’oltremer conquerre. (§92)*

Ce sont des paroles importantes que prononcent Philippe de Souabe – qui avait donné asile au jeune Alexis à la suite de son évvasion. Les mots du souverain, tels que nous les rapportèrent Villehardouin, prônaient la grandeur des croisés qui allèrent “*por Dieu et por droit et por justice*”, la devise épique par excellence qui s’associe à la “*por la honte Jesu-Crist vengier*” (§18). Cette devise est clairement encensée par le roi qui la

définit comme *“la plus haute convenance qui onques fust faite à gent”* (§92). On notera une fois de plus l’utilisation du superlatif connotant la noblesse exemplaire des croisés dans leur tâche. Soldats de Dieu investis de la mission la plus noble qui soit, ils sont aussi les sauveurs du peuple opprimé ou trahi. Il n’y a qu’une seule justice, une seule raison, et une seule loi: celles de Dieu. Leur statut est mystique et leur mission mythique puisqu’on les relève – tels que le suggèrent les mots de Villehardouin – au rang de messies tant pour leur miséricorde optimale que pour leur bonté et fidélité incontestables envers Dieu. On retombe ici dans le thème du comportement mimétique inspiré par la Chrétienté. Les croisés sermonnaient comme nous l’avons indiqué au préalable, s’attribuaient la force et la prouesse de demi-dieux, et cette fois-ci, les voilà se reléguant au rang de messie.

Cependant, la plus haute convenance accordée par les croisés fut récompensée, à juste titre, par le trésor le plus convoité de l’Occident: Byzance *“la plus riche aie à la terre d’oltremer conquerre.”* Au même titre que l’appel de Urbain II en 1095, Byzance prit une ampleur mythique en Occident de par son prestige, son opulence et son omnipotence en Orient. Et au même titre que le sermon du Pape, devint-elle aussi au regard des croisés une source de bien-être éternel, une fontaine de jouvence capable de donner sur terre, et immédiatement, une autre sorte de salut: celui gratifié par la gloire, le pouvoir et l’argent. La lumière de Dieu (*verbum*) brillait certes de toutes ses flammes mais s’atténua bien vite à la lueur de la brillance des trésors de Constantinople.

## CHAPITRE VIII

### La Connotation mythique de Byzance dans le langage de Villehardouin

La conquête de Constantinople fut source de tourments, de passions, et d'ultimes aboutissements parmi les croisés. Blottis derrière l'entreprise pieuse dont la papauté de Rome les avait investis, petits chevaliers et grands hommes de la croisade convoitaient tous un trésor que Byzance avait à leur offrir. Le langage de Villehardouin est éloquent quant à la fascination, les envies, les passions et les desseins que la cité byzantine animait chez les croisés, que ce soit par ses mots, ses silences ou ses lacunes; tous signes de l'état d'esprit dans lequel les combattants de la Chrétienté parvinrent aux portes de Constantinople.

Villehardouin fit une fois de plus preuve de finesse linguistique dans sa manière d'introduire Constantinople dans son récit. *“Et si vos fera la plus haute convenance...et la plus riche aïe la Terre d'oltremer conquerre”* (§92). Tout d'abord, le territoire byzantin est présenté comme le trésor le plus envié, le meilleur possible le syntagme superlatif *la plus riche* retentit de l'attraction et de la convoitise. L'intérêt pour les richesses commencent à se faire entendre avec force dans le texte de Villehardouin, même s'il choisit de le faire indirectement au travers des paroles de Philippe de Souabe. Byzance et son opulence commencent à prendre une certaine ampleur dans le langage du maréchal champenois.

Cependant, on se doit en premier lieu de remarquer dans l'emploi du superlatif un instinct de préservation – de la part de Villehardouin – du ton épique. La cadence lyrique de la chronique, délivrée par la voix épique (syntagmes et locutions épiques), est

adroitement conservée par Villehardouin. On dénote également dans ce descriptif excessif une pointe de tentation et de séduction. On est effectivement enclin d'apercevoir, dans cette disposition syntaxique, Byzance comme la récompense justifiée pour le service le plus honorable que les croisés rendraient. La conduite héroïque des chevaliers occidentaux, digne de la réputation quasi mythique qui les précède, encourait un prix à la hauteur, et ce prix c'est Byzance, une ville qui généra longtemps l'envie et la haine des nations européennes. C'est une cité démesurément riche, les croisés en étaient conscients et on sent que Villehardouin a teinté les mots de Philippe de Souabe d'admiration et de fascination à la mesure de l'espoir de la conquérir.

Pourquoi donc ce besoin d'utiliser le caractère opulent de Constantinople comme un argument à sa conquête? Le sermon fait à Dieu ne suffit-il point pour convaincre les preux soldats chrétiens à l'assiéger et la libérer de ses profanateurs et de ses traîtres? En choisissant d'insérer le descriptif séducteur de Constantinople "*la plus riche*" afin d'appâter les croisés avec l'éclat de ses richesses, Villehardouin (au travers du discours de Philippe de Souabe) nous incite à conclure que nombre de croisés se débattaient avec leur conscience quant au fait de conquérir un territoire chrétien. Les dirigeants de la quatrième croisade (Dandolo, Montferrat, et Villehardouin) devaient être conscients qu'il faudrait plus qu'un voeu et qu'une devise religieuse pour préserver la stimulation de leurs troupes. L'appât du gain devint inexorablement un facteur essentiel dans le siège de Constantinople. Le doge de Venise en était fort conscient et, comme nous le montre le récit de Robert de Clari, Dandolo usa de cette force de conviction pour ranger docilement les croisés à ses côtés: "*Seigneur, en Grece a molt riche terre et molt plentive de tous biens...*" (Clari §XVII). La fascination de l'or outrepassait la cause religieuse et l'exploit



héroïque dans les mots de Clari. La terre est *molt riche, molt plentive*, mais non *la plus riche* ou *la plus plentive*. Il n'y a point de lyrisme chez Clari car il n'y a aucune cause noble ou prouesse attachée à la conquête de ces richesses. Le superlatif est inutile car il n'y a pas de momentum épique à conserver. Autre exemple frappant du ton plus direct de Clari est sa relation de l'épisode où le doge de Venise exigea des croisés qu'ils l'aidassent à reconquérir Zara tombée aux mains des Grecs.

*Il a une cité près deci, Jadres a nom. Cil de ville nous ont molt méfait, et je et mes hommes nous voulons vengier d'eus se nous povons. Et se vous me volez croire, nous irons cest yver sejourner jusque vers la Pasque; et adonc si atirerons nostre navie, si nous en irons outre mer à l'aide Damedieu. Et la ville de Jadres est molt bone et molt plentive de tous biens. (Clari §XIII)*

Au contraire de Villehardouin, Clari ne semblait indiquer aucune interférence divine dans les mots du doge. Que la mission sur Zara reçût l'absolution de Dieu n'avait aucune importance. L'argumentation finale du discours est claire: la ville recèlait de trésors dont tout conquérant pouvait disposer. Le lexique est simple, direct, carré et dénué de lyrisme ou d'échos héroïques. Le doge, chez Clari, projette une image plus humaine. On dénote de ses paroles une certaine fourberie et certes une psychologie astucieuse puisqu'il touche par ses mots à l'une des faiblesses légendaires de l'homme: l'or. Chez Clari, le détournement de la croisade est clairement le résultat d'un marché entre Venise et les Croisés. Chez Villehardouin, elle est le résultat de la prouesse et de la sagesse d'un vieil homme aveugle dont l'image héroïque (*mult prodom* et *mult sage*) ne pouvait être ternie par des propos abrupts, *malvais* et *tricheur* (Clari §12).

La puissance financière de l'empire byzantin n'était point un mythe bien qu'elle se développa en tant que tel. Eudes de Deuil, chapelain de Louis VII avait écrit qu'en "toutes choses, elle (Constantinople) dépasse la mesure: c'est ainsi que, de même qu'elle dépasse les autres villes par ses richesses, elle les surpasse par ses vices" (Ducellier, Constantinople 18). La beauté et la grandeur de Constantinople déployaient la tentation des Occidentaux depuis longtemps qui en avaient fait une cité hors du commun, un mythe, "une sorte de capitale du monde" (Ducellier 33).

Geoffroi de Villehardouin fut un parmi tant d'autres à s'exclamer devant l'abondance de fortunes qu'abritait Constantinople mais il attendit dans son récit de formuler sa fascination et son extase devant les richesses une fois les croisés arrivés aux portes de la ville, comme si ceux-ci n'avaient pas connaissance du butin qui les attendait:

*Or poez savoir que mult esgarderent Costantinople cil qui onques mais ne l'avoient veue, que il ne pooient mie cuidier que si riche vile peüst estre en tot le monde, cum il virent ces halz murs et ces riches tours dont ele ere close tot entor à la reonde, et ces riches palais et ces haltes yglises, dont il i avoit tant que nuls nel poïst croire, se il ne le veïst à l'oïl, et le lonc et le lé de la ville qui de totes les autres ere souveraine. Et sachiez que il n'i ot si hardi cui le chars ne fremist; et ce ne fu mie mervoille; que onques si granz affaires ne fu enpris de nulle gent, puis que li monz fu estore.z*  
(Villehardouin §128)

On retrouve donc sans surprise les signes emphatiques du discours épique tels que l'appel au lecteur "Sachiez...", les répétitions "si riche..." trahissant de par leur effet tonique l'emportement, la fascination de Villehardouin et des croisés face à l'opulence de

Constantinople. Il n'y avait pas spectacle plus beau et plus fort que celui de Byzance au XIIe et XIIIe siècle. Tous ceux qui venaient la voir aussi bien de l'Empire que de l'étranger en restaient pantois. Et c'est ainsi que l'armée chrétienne s'extasia sur la hauteur des tours d'angles et des palais qui leur rappelaient sans doute ces deux références classiques que sont Alexandrie et Carthage. Cette extase est rythmée par les syntagmes superlatifs comme "*Halt*" utilisé par Villehardouin à deux reprises dans sa description des monuments de la ville, et qui suggère l'impressionnabilité que provoque Constantinople, voire son invulnérabilité. De ces monuments, il y en avait plus qu'on ne pouvait le croire, nous raconte le chroniqueur qui annonça par là-même l'épreuve homérique que les croisés s'apprêtaient à affronter.

On dénote au travers de l'éloge naïve de Villehardouin un rêve nostalgique de posséder une portion de l'insolente richesse de Constantinople. Ce rêve nostalgique peut tout aussi bien puiser son inspiration, comme nous l'avons mentionné auparavant, dans l'archétype chrétien du royaume éternel. Ainsi convient-il de noter le symbolisme de Byzance dans l'esprit des croisés qui y voyaient une reproduction terrestre du paradis, un cadeau de Dieu pour leur foi et leur bravoure. Après tout, n'ont-ils pas tenu leur engagement votif auprès de la Chrétienté jusqu'au bout. Il était donc logique qu'ils pûrent se considérer méritoires des richesses qui les attendaient à Byzance. L'ampleur de leur mérite devait se solder par un prix suprême, celui d'un endroit terrestre qui se rapprochait le plus du royaume éternel, un endroit souverain, plus haut sur terre que tout autre lieu. "*... et le lonc et le lé de la ville qui de totes les autres ere souveraine...*" (§128).

Les chroniqueurs, et parmi eux Villehardouin, firent de Constantinople une cité hors du commun. Elle exerçait une hégémonie économique sur le reste de l'occident et

prit une place prépondérante dans les priorités politiques notamment des Vénitiens. De nombreux écrits prônaient la grandeur, la noblesse et la puissance de Constantinople. Elle était le “rendez-vous de presque tous les peuples connus” d’Afrique, d’Asie et d’Europe (Ducellier 32). On la compara à Bagdad car elle lui avait emboîté le pas dans son acquisition impertinente de richesses venues du monde entier.

Face à ce spectacle, Villehardouin laisse éclater sous sa plume non seulement l’admiration de son armée mais la fiévreuse appétence de fouler, ce qui par légende est infranchissable, de prendre ce qui par légende est imprenable, et de dompter ce qui par légende est indomptable. “... *que onques si granz affaires ne fu enpris de nulle gent, puis que li monz fu estorez...*” (§128). Le siège de Constantinople fut une entreprise héroïque – Villehardouin nous le dit lui-même – et comment ne pas être tenté de déceler dans le langage du chroniqueur la tentation latente chez tous ces croisés de prendre enfin ce qu’Eudes de Deuil décrivit comme une ville “magnifique par ses richesses, hypocrite dans ses moeurs, corrompue dans sa foi, que, chacun la craint en raison de ses richesses, il doit aussi la redouter pour ses fourberies et son infidélité” (Ducellier 34).

Pour en revenir à l’insatiabilité des croisés pour les richesses de Constantinople, celle-ci est évoquée d’une manière expressive dans les mots de Villehardouin lors du partage du butin à l’issue de la deuxième prise de Constantinople et le chroniqueur se targua par la même occasion d’être le témoin d’un tel spectacle privilégié:

*Là refu li tresors si très granz trovez; que il n’en i ot mie mains que en celui de Boche de lion. Chascuns garni le chastel qui li fut renduz de sa gent, et fist le tresor garder; et les autres genz qui furent espandu parmi la vile, gaaignierent assez; et fut si granz li gaaienz faiz que nus ne vos en*

*sauroit dire la fin, d'or et d'argent, et de vasselement et de pierres precieuses, et de samiz et de dras de soie, et de robes vaires et grises et hermines, et toz les chiers avoirs qui onques furent trové en terre. Et bien tesmoigne Jofrois de Vile-Hardoin li mareschaus de champaigne, à son escient par verté, que puis que li siecles fu estorez, ne fu tant gaainié en une vile. (§250)*

Villehardouin s'est attardé, sur un plan purement linguistique, sur les trésors de Constantinople, coupant temporairement la tendance sobre et archaïque de son récit. Son discours se poursuit toujours sur un ton superlatif “*tresors si très granz*” ou “*et fu si granz*” puisque le trésor enfin acquis se devait, par logique lexicale, de prendre l'ampleur de tout ce qui précéda cet épisode. L'ampleur de l'admiration et de la fascination de l'or chez les croisés (y compris Villehardouin) est mesurée par l'ampleur linguistique du chroniqueur. Le maréchal de Champagne trahit sa propre exaltation au spectacle doré qui s'offrait à lui par le simple fait d'affirmer que jamais tant de richesses ne furent recouvrées.

Le narrateur et ses compagnons se trouvaient en présence de l'ultime récompense tant attendue et tant méritée. Après tout, Dieu a dressé ce trésor monumental sur la route des Croisés; du moins c'est ce qui ressort des paroles de Villehardouin: “*Et fu granz la joie de l'onor et de la victoire que Diex lor ot donée...que cil qui avoient esté en poverté, estoient en richece et en delit*” (250). Il confirma lui-même de par ses mots que Byzance était un cadeau divin fait aux soldats chrétiens, l'aboutissement mérité de l'expédition homérique qu'ils venaient de mener. On ne peut ne pas remarquer la pointe de miséricorde qui émane des mots du chroniqueur, qui s'empressa d'atténuer l'élément

passionnel de l'admiration des croisés devant tant de richesses, en soulignant qu'elles allaient surtout faire des heureux parmi les pauvres hommes qui avaient tant souffert pendant ce long et dangereux périple jusqu'à Constantinople. La pensée est noble, digne d'un preux et sage chevalier, conforme au portrait épique. La sonorité épique est amplifiée de nouveau au travers de ces élocutions: "*et fu granz la joie et l'onor de la victoire que Diex lor ot donée.*" Mais qu'advint-il du salut éternel: n'était-ce point là l'ultime récompense comme semblait le suggérer le voeu de fidélité?

Enfin, il convient d'attirer notre attention sur les dernières lignes du paragraphe 250: "*et par l'aïe de Dieu si avoient pris quatre cens mil homes ou plus, et en la plus fort vile qui fust en tot le munde (qui granz vile fu), et la mielz fermée.*" Le maréchal de Champagne boucla son argumentation de manière grandiloquente, comme il se devait, en s'assurant de vanter encore une fois la tâche quasi herculéenne ("*la plus fort vile et la mielz fermée*") que lui et les siens venaient d'accomplir avec l'approbation et la protection divine. Constantinople ne fut pas invulnérable aux combattants de la Chrétienté et leur pouvoir et leur droit à régner sur cette nouvelle conquête n'étaient plus discutables: la justice de Dieu avait été rendue.

Toutefois, le chroniqueur fit un choix surprenant lorsqu'il dénonça, tout de suite après la découverte des trésors, la convoitise de certains de ses compagnons face à l'énorme butin byzantin.

*...Li uns aporta bien, et li autres mauvaïsement; que covoitise, qui est racine de toz mals, ne laissa; ainz comencierent d'enqui en avant li covotous à retenir des choses, et Nostre Sires les comença mains à amer Ha! Diex, con s'estoient leialment demené trosque à cel point; et Dam*

*Diex lor avoit bien mostré que de toz lor affaires les avoit honorez et  
essauciez sor tote l'autre genz. Et maintes foiz ont damage li bon por les  
malvais. (§253)*

Villehardouin dénonce la convoitise, un péché sérieux à l'origine de tous les maux. Ce terme de convoitise est puissant dans sa signification tant il suggère un degré intense d'émotions et de passions. C'est un désir immodéré de posséder qui prend racine dans l'appétence ou l'envie. La convoitise stimule la force et la véhémence de l'individu qui mettra toute son ardeur dans le but de s'attribuer l'objet convoité. Le terme suggère une certaine violence à la fois dans les sentiments et dans les actes.

Ainsi est-on amené à extirper de ce mot plusieurs unités différentielles de signification compte tenu de la dimension psychologique que nous y apercevons. Sa connotation lexicale retient notre attention car elle présuppose des émotions et des comportements tels que l'ardeur, la force, la ferveur, l'emballement, la véhémence et l'exaltation; autant de termes qui nous rappellent l'élan émotionnel du style épique. On se trouve donc en présence d'un modèle psychologique qui trouve son expression dans plusieurs sèmes. En d'autres termes, si l'on éclate le mot afin d'en détecter tous ses pluriels dans la chronique de Villehardouin, c'est à une motivation originelle, purement humaine que l'on accède.

Les diverses connotations lexicales liées au terme de convoitise (ardeur, ferveur, exaltation, etc.) possèdent toutes une essence superlative de par leur degré d'intensité émotionnelle. C'est un élan passionnel qui fit la grandeur de l'idée de croisade, un élan motivé par l'envie de recouvrer la Terre Sainte et surtout les trésors sacrés qu'elle recouvrait. *La honte Jesu-Crist vengier* puisa sa raison d'être dans l'appétence de

domination religieuse de la Chrétienté en Occident, convoitant ainsi le pouvoir et le prestige que l'Islam avait acquis par ses nombreuses conquêtes en Europe.

Enfin, la quatrième croisade trouva-t-elle aussi son fondement dans la convoitise. Cette convoitise semble en effet exacerbée chez Enrico Dandolo qui avait fait de Constantinople l'objectif primordial de ses ambitions d'expansion: "Il avait été aveuglé par les manoeuvres traîtresses des Grecs et que de là venait la haine farouche que toute sa vie il porta à Byzance" (Diehl 61). Mais il voyait surtout le champ d'action politique et économique que la conquête de l'orient ouvrirait à son pays. "Il sut, par ses lenteurs calculées autant que par ses menaces déguisées, imposer la marche sur Byzance, qui assurait à son pays des avantages prodigieux et à lui même la satisfaction de paraître en maître devant Constantinople détestée" (Diehl 63). D'autres rumeurs circulèrent à l'issue de la conquête de Constantinople indiquant que le doge de Venise devait sa cécité à l'empereur Manuel Commène dont il fut l'ambassadeur en 1172: "According to the story, Dandolo swore to avenge himself on Byzantium, thus explaining the outcome of the fourth crusade" (Madden & Queller 9).

Le Marquis de Montferrat avait également une ambition forcenée, celle de récupérer d'énormes gains perdus par sa famille. Le comte Riant nous éclaire sur le fait que Conrad, frère de Boniface, avait épousé la soeur d'Isaac II et rempli Constantinople de ses exploits. Il indiqua également que l'autre frère du marquis, Reynier, avait épousé en 1180 la fille de Manuel Commène, Marie, qui avait reçu en dot le royaume de Thessalonique. Le marquis, parfaitement au courant des affaires de l'empire grec, auquel le rattachaient des liens de toute nature, désireux lui même de se venger, sans acception de dynastie ni de personne, des perfidies du gouvernement byzantin, et de ressaisir



l'héritage perdu de Reynier, aurait saisi dans les projets d'Innocent III une opportunité de détourner vers la Grèce l'expédition préparée par le pape (Riant 36).

N'est-ce point là le fondement psychologique sur lequel l'idée de la quatrième croisade repose? Villehardouin ne s'attarda certes pas sur la convoitise de ces personnages. Nulle part peut-on détecter dans ses mots les haines et les désirs que Dandolo et Montferrat avaient en commun envers Constantinople. C'est dans ses silences, dans l'élan héroïque translaté par la structure archaïque de son langage et par l'excès de syntagmes et de locutions épiques qui le constitue que se dévoilent les signes d'une substance psychologique sous-jacente à son texte. De même, parle-t-il très peu des richesses de Constantinople (un seul paragraphe). Au contraire de Robert de Clari, il ne mentionna rien sur Sainte Sophie. Que doit-on voir dans ce manque d'intérêt à cet aspect de la réalité? Comme Jean Dufournet le souligne, peut-être la chroniqueur voulait-il "éloigner de l'esprit de ses lecteurs que le goût du butin ait été pour une part dans la déviation de la croisade" (Dufournet 228). Un tel aspect aurait affecté, comme nous l'avons déjà démontré préalablement, le portrait héroïque de ses seigneurs qu'il s'efforça avec succès de préserver tout au long de son texte.

Toutefois, laissa-t-il échapper de manière subtile que la haute dignité peut parfois susciter les convoitises des personnes intéressées. "*Et ne pooit estre que, a si grant honor com de l'empire de Costantinople, n'en i aüst mult des habaanz et des envious*" (§123). La référence est subtile puisqu'elle inclut le marquis et le doge dans la masse des croisés. Nous avons là un autre signe de l'embarras moral du chroniqueur et de son choix de passer sous silence les sentiments ou attitudes trop humaines de ces grands seigneurs. La

crédibilité épique, pour survivre dans le langage de Villehardouin, ne peut s'embarrasser d'explications psychologiques.

En vue de cette discussion, il est intéressant de remarquer que du texte de Villehardouin émergent une pluralité de sèmes, fiches signalitiques des désirs, des envies et des passions attisées par la conquête de Constantinople. Après tout, l'histoire nous a démontré à maintes reprises que ces passions sont souvent le propre de toute cause idéologique.

Revenons à la devise initiale de la quatrième croisade formulée par Villehardouin: *"...la honte Jesu-Crist vengier et por Jerusalem reconquerre, se Diex le vult soffrir"* (§18). Du lexème de vengeance s'exonde la ferveur des croisés, découvrant ainsi qu'il a été montré plus haut, le fait justificatif de la quatrième croisade. Cioran n'a-t-il pas dit que "la vengeance est un besoin, le plus intense et le plus profond qui existe." Sur le plan purement lexical, nous sommes en présence d'un système syntagmatique d'où l'on peut déduire le point de départ psychologique d'une cause. Dans le cas qui nous concerne, la cause première de la quatrième croisade est avant tout chrétienne puisqu'elle perpétue l'appel d'Urbain II en 1095, mais elle devient profondément psychologique de par l'interférence des personnages de Dandolo et de Montferrat dont la haine et la convoitise attisées par l'empire byzantin donnèrent à l'expédition de la papauté une toute autre direction.

## CONCLUSION

En vue des prémisses données au cours de cette étude, il convient premièrement de noter l'épaisseur épique du texte de Geoffroi de Villehardouin signalée par l'enveloppement d'un volume sémantique prééminent. Une pluralité de sèmes émerge de ce système dont l'acoustique est facilitée par des syntagmes et locutions marquants du style archaïque de la littérature épique. L'omniprésence de la voix épique connote le soin du chroniqueur champenois à transmettre à son audience une oeuvre qui répondait aux attentes morales et culturelles de celle-ci. Le choix lexical et syntaxique de Villehardouin révèle un archétype significatif de la société médiévale: celui de la fascination pour le héros mythique. Par tradition, l'épopée présente des protagonistes aux vertus les plus nobles dont le code de l'honneur, la foi et la manipulation politique surpassaient toute autre considération. Ils acquièrent ainsi un statut mythique en devenant des références morales ou des modèles de comportements à suivre parmi les masses populaires de l'époque. Ces personnages étaient avant tout passionnés et demeuraient obstinément objectifs dans leur ambitions.

Les portraits sans profondeur exhibés par le descriptif archaïque du maréchal de Champagne – notamment les portraits de Enrico Dandolo et de Boniface de Montferrat – sont des portraits d'hommes-modèles poussés à leur paroxysme. Ces personnages historiques évoluèrent en personnages quasi légendaires (peu crédibles pour le lecteur moderne) de par leurs vertus exacerbées. Ces vertus sont mises en valeur par l'utilisation habile de la part de Villehardouin de formules épiques telles que l'appel au lecteur, les répétitions, et notamment celui de l'antithèse classique du bien et du mal.

Comme nous l'avons démontré auparavant à plusieurs reprises, l'opposition binaire du bien et du mal (symbolisés parfois par les paires traître/héros, méchant/vilain, chrétien/infidèle) apparaît plusieurs fois dans le langage de la chronique de Villehardouin et ne laisse aucune place aux ambiguïtés morales que l'on peut aussi déceler dans ses silences et ses lacunes délibérées. Les personnages chez le chroniqueur sont soit bons, soit mauvais à l'image des protagonistes de la chanson de geste. On notera toutefois que le narrateur para occasionnellement l'ennemi (dans ce cas, les Grecs) de qualités et de vertus afin d'en faire un adversaire digne de la prouesse des croisés.

De par son narratif aux caractéristiques de la chanson de geste, Villehardouin nous offrit un récit réducteur et de ce fait, La Conquête de Constantinople prit les attributs d'un simulacre héroïque d'évènements historiques dont l'apparence sensible, répercutée dans des élocutions exaltées, s'est donnée pour une réalité. Le lexique épique de la quatrième croisade nous offre un texte simpliste en surface, à l'image de la culture par laquelle il fut influencé. Chaque décision et chaque mouvement sont guidés par le fondement essentiel du féodalisme militariste de cette époque: la loyauté. Qu'elle s'exprimât envers Dieu par l'obligation votive des croisés ou envers les seigneurs par la vassalité de leurs armées, la loyauté demeurait la force génératrice et une convenance pratique. Dans le texte de Villehardouin, les croisés gardèrent leur place d'honneur au Parnasse des figures héroïques malgré leurs défauts brièvement dénoncés par le chroniqueur champenois, notamment lors de la prise de Constantinople. Les chefs de la croisade, Dandolo et Montferrat – sont l'incarnation type du seigneur féodal avec sa panoplie de vertus bravoure, générosité, prouesse, piété, sagesse, autant de qualités signifiées dans le seul adjectif *prodom* si souvent utilisé par Villehardouin.

Tous ces personnages vivaient selon un code d'honneur exalté régulièrement dans le langage emphatique du narrateur. C'est ce sens de l'honneur envers Dieu et les leaders de la croisade qui semble marquer le destin de chacun des personnages sur la route de Constantinople. Parce que l'honneur et la loyauté représentaient les piliers d'une collectivité, et en assuraient ainsi sa survie, ils ne pouvaient être répudiés, même s'ils conduisaient au désastre. L'épopée, et plus tard la littérature courtoise, devinrent au Moyen Age les porte-voix d'un idéal de conduite fondé sur la loyauté inconditionnelle envers Dieu et envers son suzerain, quelles que furent les circonstances. Le serment prêté par un vassal à son suzerain ou d'un croisé au Pape, représentant de Dieu sur Terre, ce serment, donc, primait sur toute autre considération morale.

Quant à Geoffroi de Villehardouin lui-même, nous sommes fondés à déduire de l'exagération épique qui transporte sa chronique que le maréchal de Champagne chercha effectivement à accomplir son ultime acte de vaillance en portant de manière héroïque le dernier coup d'épée par le biais symbolique de sa plume. On peut spéculer, à partir de son mimétisme lexical et syntaxique du style épique, sur la démonstration exemplaire de loyauté et d'honneur d'un chevalier affecté par le conflit moral que les nouveaux enjeux de la quatrième croisade aient pu provoquer. Sa chronique est le vœu de fidélité d'un chevalier qui jura de défendre une cause et ses représentants quelles que furent les moyens employés. Elle est ainsi le produit inexorable d'un homme soumis à son environnement socio-culturel qui lui dicta les préceptes de morale et de conduite à honorer.

De la chronique de Villehardouin transparait un amalgame de sèmes épiques redéployés par le biais d'archétypes lexicaux de l'épopée dans le but de transmettre

l'authenticité simulée de faits controversables. Sur le plan linguistique, le lexique épique s'établit comme le fondement sémiologique des facteurs socio-culturels et psychologiques qui motivèrent la quatrième croisade. De ce fait, on est en droit de déceler le comportement didactique du maréchal champenois envers son audience. Lui-même guidé dans la narration de son récit par des forces socio-culturelles incontrôlables, il en devint le porte-parole en soumettant son narratif à l'influence de la tradition épique, qui trouva son succès dans la dimension mythique et non dans la peinture réelle d'évènements historiques.

Ce qui nous amène à nous demander si l'on n'a pas dans la chronique de Villehardouin le brillant exemple de la fonction normative de la littérature en tant qu'institution socio-sémiotique de règles fixes pour déterminer les comportements de l'individu médiéval conformément à un idéal héroïque. Le langage du chroniqueur abrite, comme nous l'avons démontré tout au long de cette analyse, un répertoire de modes sémiotiques au travers desquels la chronique de la quatrième croisade fut soigneusement tissée, premièrement par devoir de vassalité, et deuxièmement pour répondre aux attentes morales de son audience. En d'autres termes, on peut voir dans la chronique de Villehardouin – comme dans tant d'autres oeuvres de l'époque – une force de cohésion socio-culturelle.

C'est dans l'inclinaison morale du chroniqueur (et de son audience) que cette force a trouvé son fondement. En effet, l'omniprésence de l'épopée dans le langage de Geoffroi de Villehardouin présuppose une disposition mentale de la part de l'auteur, l'incitant à agir et à penser différemment de ce que ses inclinaisons naturelles exigeraient. Autrement dit, ce comportement signale l'intoxication socio-culturelle du maréchal de

Champagne par les préceptes de la conduite héroïque. La récurrence des syntagmes et des élocutions épiques dans La Conquête de Constantinople peuvent être interprétés comme des processus d'acquisition d'un réflexe épique de la part du chroniqueur.

De ce fait, il n'est guère risqué d'assumer, que par simple conditionnement mimétique, Geoffroi de Villehardouin inculqua à une audience réceptive, par le biais de la voix épique qui émane de son style narratif, les principes exemplaires de prouesse, d'honneur et de sagesse dont firent preuve les grands seigneurs et l'armée des croisés.

Le mythe de croisade, qui s'exonde du champ syntagmatique de la chronique, s'avéra être un phénomène qui répondit à la prédisposition morale de masses populaires enclin à venger sans restrictions l'affront subi par la Chrétienté en Terre Sainte. Motivée par le sermon que chaque croisé devait prêter, la croisade unit le peuple sous une seule et même cause et lui inculqua des lignes de conduite modelées sur les épopées de héros légendaires.

De la même manière, la prose épique de Villehardouin prend un caractère didactique de par sa nature héroïque mais s'efforce également d'unir une audience sous la cause des figures de proue de la quatrième croisade. En captivant son public par son langage archaïque où l'action prime sur l'actant, laissant peu de place pour une élaboration psychologique de leurs motivations, Villehardouin démontre que son texte est un signifiant de pouvoir. Son objectif – aussi noble qu'il soit – est de préserver aussi intact que possible les images de Dandolo, Montferrat et de la Chrétienté. Sa chronique devient à son tour le signifiant éloquent du pouvoir extensif de dirigeants qui utilisent la littérature pour défendre leur supériorité et justifier leurs actes aux yeux du peuple.

## BIBLIOGRAPHIE

### OEUVRES ORIGINALES CITÉES

Clari, Robert de. Li Estoires de chiaus qui conquisent Coustantinople. Paris: Jouanst, 1868.

Villehardouin, Geoffroi de. La Conquête de Constantinople. Trans. E. Faral. 2 vol, Paris Les Belles Lettres, 1961 *Collection Lettres Gothiques (version en vieux français)* Paris: Garnier-Flammarion, 1969.

La Chanson de Roland. Trans. Ian Short. *Collection Lettres Gothiques (version en vieux français)* Paris: Garnier-Flammarion, 1990.

### OEUVRES CRITIQUES CITÉES

Atkins, Douglas and Morrow, Laura. Contemporary Literary Theory. Amherst: University of Massachussets Press, 1989.

Barthes, Roland. Elements of Semiology. New York: Hill and Wang, 1968.

\_\_\_\_\_. S/Z. Paris: Editions du Seuil, 1970.

Brind d'Amour, Lucie & Vance, Eugène. Archéologie du signe. Toronto: Pontifical Institute of Medieval Studies, 1983.

Brown, Elizabeth. "The Cistercians in the Latin Empire of Constantinople and Greece, 1204-1276." Traditio XIV (1958) · 63-120.

Brundage, J.A. "The Votive Obligations of Crusaders" Traditio XXIV (1968) 78-117

Caillois, Roger. Le Mythe et l'homme Paris: Galliamrd, 1938.

Diehl, Charles. "The Fourth Crusade and the Latin Empire." C.M.H. IV (1923), (reprinted 1936): 415-31.

\_\_\_\_\_. Byzantium: Greatness and Decline. New Brunswick: Rutgers University Press, 1957.

\_\_\_\_\_. La République de Venise Paris: Flammarion.

Duby, Georges. France in the Middle-Ages 987-1460. Cambridge: Blackwell Publishers Ltd, 1993.

Ducellier, Alain. Les Byzantins. Editions du Seuil, 1988.



- \_\_\_\_\_. Constantinople 1054 – 1261. Paris: Editions Autrement, 1996.
- Dufournet, Jean. Les Ecrivains de la IVe Croisade. Paris: Editions Sédès, 1973.
- \_\_\_\_\_. Préface. La Conquête de Constantinople par Geoffroi de Villehardouin. Paris: Garnier-Flammarion, 1969.
- Faral, Edmond. “Geoffroy de Villehardouin – La Question de sa sincérité.” R.H. CLXXVII (1936): 530-82.
- Frappier, Jean. “Les Discours dans la chronique de Villehardouin”, Etudes Romanes, Paris: Droz, 1946, pp.39-55.
- Grégoire, Henri. “The Question of the Diversion of the Fourth Crusade.” Byzantion, XV (1940-41): 158-66.
- Greimas, Algirdas J. Sémantique structurale. Paris: Librairie Larousse, 1966.
- Grousset, René. Les Croisades. Paris: Presses universitaires de France, 1944..
- Jung, Carl J. Man and his Symbols. New York: Doubleday & Company Inc., 1964
- Madden, Thomas & Queller, Donald. The Fourth Crusade. Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 1997.
- Oldenburg, Zoe. The Crusades. New York: Pantheon Books, 1965.
- Pauphilet, Albert. “Robert de Clari et Villhardouin.” Mélanges A. Jeanroy, (1928) 559-64
- \_\_\_\_\_. “Sur Robert de Clari.” Romania, LVII (1931): 289-311
- \_\_\_\_\_. Les Historiens et chroniqueurs du Moyen Age. Paris: Editions Gallimard, 1952.
- Payen, Jean-Charles. Histoire de la littérature française: le Moyen Age. Paris: Flammarion, 1997
- Rey, Alain. Introduction. Archéologie du signe. Par Lucie Brind d’Amour et Eugène Vance. Toronto: Pontifical Institute of Medieval Studies, 1983.
- Riant, Le comte. Le Changement de direction de la Quatrième Croisade. Gênes: Imprimerie du R. Institut Sourds-Muets, 1879
- Riley-Smith, J. What Were the Crusades? London: The MacMillan Press Ltd., 1977

- Riley-Smith, J. History of the Crusades. New York: Oxford University Press, 1997
- Schillingsburg, Peter L. "Text as Matter, Concept, and Action" Studies in Bibliography 44 (1991): 31-82.
- Short, Ian. Introduction. La Chanson de Roland. *Collection Lettres Gothiques* Paris: Le Livre de poche, 1990.
- Tessier, Jules. La Quatrième Croisade – La Diversion sur Zara et Constantinople, Paris: Ernest Leroux, 1884.
- Widdowson Peter, Selden Raman, and Brooker Peter. A Reader's Guide to Contemporary Literary Theory. New York: Prentice Hall, 1997
- Zink, Michel. Medieval French Literature. Binghamton: Medieval & Renaissance Texts & Studies, 1995.

#### OEUVRES CONSULTÉES

- Brehier, Louis. The Life and Death of Byzantium. New York: North-Holland Pub. Co., 1977
- Cahen, Claude. Orient et Occident au temps des Croisades. Paris: Aubier Montaigne, 1983.
- Choniates, Nicetas. Annals, part X, De Signis. English trans. Harry J. Magoulias, O City of Byzantium. Detroit: n.p., 1984.
- Copleston, Frederick S.J. A History of Philosophy. Volume II. Medieval Philosophy. New York: Doubleday, 1950.
- Daniel, E.R. "Apocalyptic Conversion: The Joachite Alternative to the Crusades." Traditio XXV (1969) 128-154.
- Diehl, Charles. Byzantium: Greatness and Decline. New Brunswick: Rutgers University Press, 1957
- Farrell, Eleanor. "The Epic Hero and Society". Mythlore 13 (1986) : 25-28
- Kenny, Anthony. The Oxford Illustrated History of Western Philosophy. Oxford: Oxford University Press, 1997
- Kuzar, Ron. "Scientificity in Linguistic Practice: Structuralism." Semiotica 113 (1993): 223-256.

- Lee Wolf, Robert. "Latin Patriarchate of Constantinople." Traditio VI (1948) 33-60.
- Levi-Strauss, Claude. Myth and Meaning. New York: Schocken Books, 1979.
- Longnon, Jean. Les Compagnons de Villhardouin. Genève: Librairie Droz, 1978.
- Maalouf, Amin. The Crusades through Arab Eyes. New York: Schocken Books, 1984.
- Madden, Thomas F. "Enrico Dandolo: His Life, His Family, and His Venice before the Fourth Crusade." Diss. University of Illinois, 1993.
- McNeil, William H. Venice: The Hinge of Europe. Chicago: University of Chicago Press, 1974.
- Meyer, Karl. Letter. New York Times 30 March. 1997
- Morris, Jan. The Venetian Empire: A Sea Voyage. New York: Penguin Books, 1990.
- Raymond, Pierre. "La théorie et son dehors", Magazine littéraire, 304 (1992): 43-46.
- Riant, Le Comte. Innocent III, Philippe de Souabe, et Boniface de Montferrat. Paris: Librairie de Victor Palmé, 1875.
- Richardson, Jerusah D. The Doges of Venice. London: Methuen & Co., 1914.
- Runciman, Steven. A History of the Crusades. Vol.III Cambridge University Press, 1951
- Schlumberger, Gustav Byzance et Croisades. Paris: Librairie Plon, 1922.
- Spyropoulos, P.D. "Reply to a letter of Karl Meyer." New York Times 14 April. 1997
- Van Doren, Charles. A History of Knowledge. New York: Ballantine Books, 1991